

Ginette Letondal

ENTRETIEN AVEC DEBORAH KERR ET VAN HEFLIN, par LOUISE GILBERT-SAUVAGE (Notre correspondante à Hollywood)

UN FILM FRANÇAIS, "RUY BLAS" — UN FILM AMÉRICAIN : "COME TO THE STABLE"

DEUX CROQUIS D'ARTISTES FRANÇAIS : ODETTE JOYEUX ET CHARLES VANEL

ROMAN D'AMOUR COMPLET, ARTICLES ILLUSTRÉS, NOMBREUSES PHOTOS, ETC.

RADIO: "LE CIEL PAR-DESSUS LES TOITS" — "DEVINEZ LE NOM" À CKAC

Voilà le Printemps!



Le printemps est enfin venu et bref, comme tout printemps canadien, il fera bientôt place à l'été. En une nuit, de petites feuilles d'un vert clair, minces et découpées comme de la dentelle, sont venues orner les arbres, et les tulipes des plates-bandes ont définitivement rejeté leurs lourds capuchons de moine. Femmes et jeunes filles ont de même enlevé leurs vêtements trop lourds pour la saison et revêtu des toilettes légères. Telle cette charmante Irlandaise à tête rousse, Helena Carter, qui a été la partenaire de Douglas Fairbanks dans THE O'FLYNN, un film d'action et de mystère qui raconte les aventures d'un soldat de fortune. Comme Helena a passé sa jeunesse à Kenmare, dans le comté de Kerry, elle n'a eu aucune difficulté à prendre l'accent exigé par son rôle.



MONTREAL,
MAI 1949
30e année, No 10

10 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975 - 985 DE BULLION

Tél.: PLateau 9638*

FRED et GEORGES POIRIER
Propriétaires

Rédacteur en chef :
GERALD DANIS
Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL
Directeur artistique :
HECTOR BRAULT
Correspondante à Hollywood
LOUISE GILBERT-SAUVAGE
Chef du tirage :
ODILON RIENDEAU

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

ABONNEMENT
Canada et Etats-Unis
1 an $1.00
2 ans $1.50

Heures de bureau, du lundi au vendredi :
9 h. a.m. à 4 h. 45 p.m.

NOS REPRESENTANTS :
WILFRID DAOUST
20, 11e Avenue, Lachine (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, S.-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).

A Québec et Lévis :
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine :
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe
Trois-Rivières

REFLECTEURS ET MICROS

On le dit et on le répète

GINETTE LETONDAL

Au bon vieux temps, rapportent les livres de contes, les fées saluaient la naissance des enfants et, penchées sur leurs berceaux, les dotaient de qualités, heureuses ou moins heureuses, qui influençaient leur destin.

Il n'y a plus de fées, de nos jours. La vocation des enfants continue cependant d'être favorisée sinon par des enchantements, du moins par les prestiges et le lustre de leurs aïeux — qui sont d'ailleurs souvent les fées de leur jeunesse.

Ginette Letondal appartient à une authentique famille d'artistes et de musiciens. Pouvait-elle faire autrement que de s'engager dans la carrière qui est la sienne aujourd'hui ? Il y a trois-quarts de siècle, son arrière grand-père donnait de grands concerts au His Majesty's. Son grand-père, Arthur Letondal, est le délicat musicien et l'homme raffiné que chacun connaît. Son oncle Henri, enfin, a beaucoup fait parler de lui à Montréal, et il continue à Hollywood.

Ginette, elle, devait faire ses débuts de comédienne à la radio à sept ans dans "Robin des Bois". A dix ans, elle jouait aux côtés de Victor Francen et Jaque-Catelain dans "Après l'amour" au Théâtre de l'Arcade. A onze ans, elle faisait le voyage de Hollywood et participait à de nombreuses émissions radiophoniques, avec Shirley Temple, notamment. A quatorze enfin, elle apparaissait pour la première fois sur l'écran, toutes nattes au vent, dans "Le Père Chopin".

Tout cela devait conduire Ginette Letondal — devenue il y a quelques mois Mme André Roche — à tenir un des principaux rôles du "Grand Bill", la seconde production de Renaissance-Films.

Le cinéma, bien sûr, la tente, mais pas autant que le théâtre. Elle souhaiterait monter plus souvent sur les planches, mais l'atonie des scènes canadiennes le lui interdit. Sa plus grande joie de théâtre est d'avoir joué Hauviette, dans la "Jeanne d'Arc" de Charles Péguy, montée il y a trois ans par Madeleine Ozeray. Reste la radio. On a pu entendre Ginette cette année dans "Le Ciel par-dessus les toits", le "Radio-théâtre Ford" et "Les Drames de notre temps", en français. En anglais, dans "Laura Limited" et surtout "Golden Days" — son programme préféré — où elle joue le rôle d'un petit Poulbot d'Ottawa, Pierre.

Mais Pierre n'empêche pas Ginette Letondal d'être une exquise jeune femme, parée de toutes les grâces de son âge — et aussi, du talent le plus sûr. Elle est une des "valeurs" de théâtre de notre pays sur lesquelles on peut miser, sans risquer de se tromper.

■

DES LE PREMIER JOUR

Le lendemain de la naissance de son fils, Humphrey Bogart se rendit à l'hôpital armé d'une camera et de nombreuses pellicules et, à la grande stupéfaction du personnel, se mit à photographier le jeune Steve Humphrey, élevant ainsi son fils au rang d'étoile dès ses vingt-quatre heures...

SUPERSTITION

Ingrid Bergman et Viveca Lindfors ont plus d'un point en commun : elles sont toutes deux suédoises, ont eu les mêmes professeurs à l'Académie Royale de Stockholm et enfin, elles sont aussi superstitieuses l'une que l'autre. Cette faiblesse se manifeste dans un domaine commun, celui de la toilette. Ingrid attache une valeur magique à un kimono de soie qu'elle porte dans chacun de ses films et qu'elle revêtit même, dit-on, sous l'armure d'acier de Jeanne d'Arc. Viveca Lindfors attribue un pouvoir surnaturel à un vieil imperméable rouge qu'elle acheta, voici six ans, pour tourner un film scandinave. Cette production ayant remporté un immense succès en Suède, Viveca fut par la suite engagée par Hollywood et n'accepterait pas, à l'heure actuelle, de tourner un film dans lequel elle ne pourrait — ne serait-ce qu'un seul instant — arborer son vieil imperméable.

■

LEURS PHOBIES

Betty Grable ne peut pas manger de bon appétit si elle ne connaît pas le menu du repas plusieurs à l'avance. Quand elle tourne, sa cuisinière lui téléphone au studio le menu du dîner. Gregory Peck ne peut pas souffrir les classeurs et les gens qui collectionnent les papiers. Il lit ses lettres les plus importantes plusieurs fois, puis il les déchire. Il en est de même de ses contrats qu'il ne lit jamais; il les confie à ses hommes d'affaires. Dan Dailey ne porte jamais de montre et arrive toujours en retard ou en avance. Linda Darnell, l'héroïne d'*Ambre*, elle a la phobie des bateaux et n'a jamais accepté de mettre le pied sur l'un d'eux. Cette actrice ne voyage qu'en avion.

■

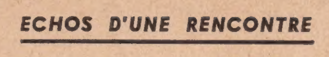
LA PROCOCE LIZA

Liza Minnelli, la fille de Judy Garland et de Vincent Minelli, n'a que trois ans, mais elle a déjà fait son début à l'écran et joue avec sa mère dans *"In the Good Old Summertime"*. Liza est déjà coquette, aime les cosmétiques et le grimage et ne veut pas rester à la maison quand sa mère part pour le studio.

■

L'ART D'ETRE GRAND-MERE

Il y a quelques années le mariage d'une vedette féminine ou masculine était considéré à Hollywood comme une catastrophe. Finalement, on accepta le mariage, puis les enfants. Un jour, on apprit avec stupeur qu'une étoile allait être grand-mère... Il s'agissait de la plus séduisante de toutes, Marlene Dietrich et l'espèce de vénération que lui portent les Américains n'en fut que plus forte et plus sincère. Marlene a tourné depuis *"Les Anneaux d'or"* et *"La Scandaleuse de Berlin"*, où elle démontre bien que son talent d'actrice vaut bien son charme.



Deborah Kerr et Van Heflin

Par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

(Notre correspondante à Hollywood)



Van Heflin



C'EST lors d'un déjeuner de la Presse Etrangère à Hollywood que je rencontrai Déborah Kerr et Van Heflin. A ces déjeuners mensuels donnés à l'Hôtel Roosevelt, la "Hollywood Foreign Correspondent Association" invite des étoiles, des directeurs et des écrivains le marque. A l'issue du repas des questions sont posées aux invités, en marge de leur carrière, etc., questions d'intérêt général, bien entendu. Devant chacun des interviewés se trouve une clochette dont ils peuvent se servir à souhait, si les questionneurs se montraient indiscrets. C'est toujours la partie la plus humoristique du programme, lequel est marqué d'ailleurs, et du commencement à la fin, du plus bel esprit de camaraderie. Il va sans dire que ces déjeuners, sur invitation, sont très populaires. C'est l'un des moyens les plus faciles d'apercevoir de près des vedettes de premier choix, de les entendre converser, et de juger *de visu* que la personnalité, le talent dramatique vont le plus souvent de pair avec la simplicité jointe à de magnifiques qualités d'esprit.

Ce jour-là, donc, on m'avait priée de présenter Van Heflin à l'assistance, tâche très facile, car Van qui est très agréable à voir à l'écran, gagne encore à se faire connaître dans l'intimité de la conversation.

Le charme qui se dégage de la personnalité de Deborah Kerr est un ensemble de pondération et de tact joint à un sens de l'humour qui lui gagne tout de suite toutes les sympathies.

Van Heflin semble être de la catégorie de ces hommes dignes de confiance que l'on rencontre partout dans la bonne bourgeoisie, et qui n'ont rien à voir avec le type "dandy" avide surtout de publicité si répandu à Hollywood. Ces qualités, il les a toutes démontrées au cours de la dernière guerre où il a rempli des missions très difficiles avant son retour à Hollywood. Depuis, il a tenu les promesses qu'il faisait entrevoir dans ses rôles de "B. F.'s Daughter", "Tap Roots", "Green Dolphin Street", "The Strange Loves of Marta Ivers". [*Lire la suite page* 41]

Ci-contre, une belle expression de DEBORAH KERR, artiste originaire de l'Ecosse et qui fit triomphalement ses débuts au cinéma anglais après avoir travaillé à l'école d'art dramatique de sa tante, à Bristol. — Ci-dessous, DEBORAH KERR, notre correspondante et VAN HEFLIN photographiés à l'issue d'un déjeuner de la Presse Etrangère, à Hollywood.

CHARLES VANEL

UNE AUTHENTIQUE VEDETTE

Par OLGA HORSTIG

UNE carrière cinématographique de vingt ans.

C'est assez extraordinaire quand on sait combien la gloire est infidèle.

Or c'est en 1920 que Charles Vanel aborda pour la première fois la caméra. Il tourna dans "L'Atre" sous la direction de Robert Boudriez. Ce film muet est un de ceux qui marquent dans l'histoire du cinéma français. Vanel s'y montra excellent. Il s'imposa comme une vedette de l'écran.

Son nom ne quitta plus le haut de l'affiche.

Et pourtant, jamais Charles Vanel ne s'est fait soutenir par une publicité bien organisée.

Il n'est pas de ceux "qu'on surprend chez eux... dans leur intimité".

Il n'est pas de ceux qui exigent six couvertures de magazine par an.

Il n'est surtout pas de ceux qui font du bruit, du scandale ou des histoires.

Vanel c'est un exemple.

C'est un acteur honnête, sobre, discret, modeste, qui fait ce métier comme il en ferait un autre. Avec plus de passion peut-être. Il n'annonce jamais ses projets. Il tourne... et on le voit sur l'écran. Il tourne très souvent même, mais on ne l'apprend [*Lire la suite page* 40]

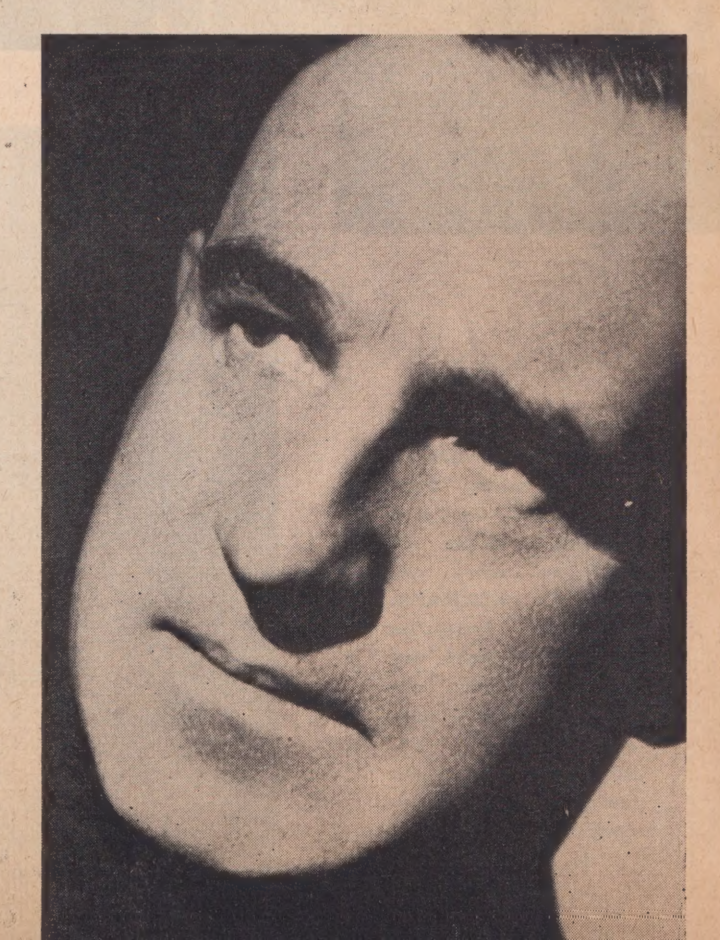


Photo du haut, CHARLES VANEL (à droite) et JEAN PAQUIN dans une scène d'un récent film, "Les Affaires". — Ci-contre, une photo de studio de Charles Vanel, un ennemi déclaré du "vedettariat" que personne ne songe à déranger mais que tout le monde reconnaît, car il est vedette malgré lui, c'est-à-dire malgré son aversion pour la publicité. La liste de ses films, depuis le "silencieux", est si longue qu'il n'est pas sûr de pouvoir l'énumérer lui-même dans l'ordre chronologique du tournage.

UN RADIO-CONCOURS

"DEVINEZ

Par EMILE

LES radiophiles ont toujours manifesté un goût très marqué pour les programmes-questionnaires, surtout s'ils possèdent une formule attrayante et qu'ils offrent des prix alléchants. Le poste CKAC possède à son horaire plusieurs émissions de ce genre, toutes aussi intéressantes les unes que les autres, et qui jouissent d'une très vaste popularité auprès des auditeurs.

Depuis la fin du mois de mars, une nouvelle présentation de ce genre a été inscrite à l'horaire; il s'agit du programme *"Devinez le nom"* qui passe sur les ondes du lundi au vendredi inclusivement à 6 h. 25 du soir. C'est une émission de haute qualité qui offre la fantaisie et le talent de chanteur de Jacques Normand, ainsi que la chance de gagner de nombreux prix en argent. En effet, au cours de ces cinq minutes, on peut entendre le chanteur fantaisiste, Jacques Normand, qui interprète le refrain d'un grand succès de la chansonnette française. La renommée de cet artiste n'est plus à faire et sa verve lui vaut la faveur de toutes les catégories de radiophiles; les auditeurs de CKAC apprécient hautement cette occasion qui leur est offerte de l'entendre interpréter les mélodies les plus populaires. D'autant plus qu'il est accompagné à l'orgue par un grand spécialiste du clavier, Buddy Payne.



Ci-dessus, l'animateur du jeu à la si intéressante émission, "Devinez le nom!" On l'aura reconnu, puisque ce n'est nul autre que JACQUES NORMAND, chansonnier fantaisiste et plein d'allant que l'on voit ici dans l'une de ses attitudes les plus caractéristiques. L'émission passe tous les jours, le samedi et dimanche exceptés, à 6 h. 25 du soir.

LE NOM!”

BRASSARD

Après avoir interprété le refrain d'un grand succès de la chansonnette populaire, il reprend ensuite la même mélodie mais cette fois avec des paroles fantaisistes qui constituent une sorte de devinette musicale. Ces mots différents décrivent ou font allusion à une personne, un lieu ou une chose qui ne sont évidemment pas mentionnés, mais qu'il s'agit de découvrir dans ces nouveaux mots chantés sur l'air d'une mélodie bien connue.

Cette devinette musicale ne comporte pas qu'un simple intérêt pour l'imagination des auditeurs: elle peut également leur valoir des sommes d'argent très alléchantes. Voici comment il faut procéder pour prendre part à ce concours nouveau-genre. On prend un bout de papier le lundi et on y inscrit la réponse à la devinette du jour. Le lendemain et les autres soirs, on ajoute les réponses aux autres devinettes de la semaine et, avant le lundi soir suivant avant minuit, on envoie cette liste, complète ou non, au poste CKAC, Montréal. Il ne faut pas oublier d'inclure dans l'enveloppe une vieille capsule ou un facsimilé du produit des commanditaires de cette émission pour chacune des réponses que contient la liste. Si l'on ne répond qu'à une seule devinette, une seule capsule suffit. Un timbre de quatre sous est suffisant pour l'affranchissement de la lettre.

Comme on peut le constater, il n'y a rien de plus simple; encore faut-il bien retenir les points suivants sur lesquels il ne faut pas faire erreur. D'abord, il ne s'agit pas d'écrire [*Lire la suite page 39*]

Ci-contre, en page de gauche, FRANK WILLIAMS (réalisateur), l'animateur du jeu, JACQUES NORMAND et MORTON "BUDDY" PAYNE, organiste accompagnateur. — Ci-dessous, les mêmes au cours d'une répétition qui semble aller bon train puisqu'on a jugé plus confortable de se mettre en bras de chemises. Comme preuve de quoi, la fantaisie nécessite toujours des "longueries d'apprêt".



Ci-dessus, Oh là, là... quel courrier! s'exclame ici JACQUES NORMAND, assis, c'est le cas de le dire, sur une montagne de lettres qui attestent bien de la popularité de cette nouvelle émission de caractère si original. Photos Jean Poirier.





Ci-dessus, GISELE SCHMIDT qui interprète le rôle de Catherine de Saint-Augustin. — Ci-dessous, ESTELLE MAUFFETTE qui, depuis les débuts de cette série, personnifie la fondatrice des RR. SS. de la Congrégation Notre-Dame avec la nuance et la douceur qu'on lui connaît.

Ci-dessus, HUGUETTE OLIGNY à qui a été confié le rôle si important de Marie de l'Incarnation. — Ci-dessous, la talentueuse JUDITH JASMIN qui sut interpréter de façon si nuancée le rôle de Jeanne Mance. L'émission, "Le Ciel par-dessus les toits", passe le dimanche à 5 h.





LE DIMANCHE A RADIO-CANADA

"Le Ciel par-dessus les toits"

Par EDGARD PIGEON

Depuis quelques années, les Canadiens ont pris l'habitude dominicale d'écouter sur le réseau de la Société Radio-Canada, le programme religieux qui domine dans la série des émissions consacrées à l'Eglise. En effet, toute la famille ne fait plus qu'une, autour de l'appareil récepteur, quelques minutes avant cinq heures de l'après-midi afin d'écouter religieusement le programme des Fondateurs de l'Eglise canadienne, programme connu sous le nom suivant : "Le Ciel par-dessus les toits".

Chaque saison, ce programme est divisé en cinq cycles, basés sur la vie des Fondateurs. On a déjà présenté les biographies de Mgr de Laval, de Marie de l'Incarnation, de Catherine de St-Augustin, de Marguerite Bourgeoys et de Jeanne Mance; puis ce furent d'autres séries de sketches, démontrant la répercussion du passage de ces pionniers sur notre coin de terre; enfin, on a présenté une autre série démontrant que les Fondateurs sont toujours bien vivants et bien présents sur la terre où leur oeuvre magnifique se continue.

Les textes de ces séries ont été confiés à M. Guy Dufresne qui a dû passer de longues heures dans les bibliothèques spécialisées afin de compiler des renseignements, faire de multiples voyages tant à Québec qu'à Montréal pour visiter des spécialistes en histoire canadienne et procéder à une incubation, nécessaire à l'auteur dramatique qui veut produire un texte irréprochable.

M. Guy Mauffette réalise ce programme depuis son inauguration. Il a su mettre en valeur le texte de M. Dufresne et choisir des interprètes bien dans la note, des artistes connus qui pouvaient le plus rendre justice et aux textes et aux personnages qu'ils représentaient.

Voici le nom des cinq artistes qui incarnèrent les cinq personnages principaux des cycles présentés au cours du programme "Le Ciel par-dessus les toits" :

Mgr de Laval a été interprété par Jean-Pierre Masson; Estelle Mauffette incarne depuis les débuts de cette série, la fondatrices des RR. SS. de la Congrégation Natre-Dame : Marguerite Bourgeoys, à qui la maison Dupuis Frères consacrait ces dernières semaines une montre, rue Ste-Catherine, afin de souligner le travail entrepris par le Comité des Fondateurs de l'Eglise Canadienne. Le rôle de Catherine de St-Augustin fut confié à Gisèle Schmidt et celui de Marie de l'Incarnation à Huguette Oligny, cependant que Judith Jasmin interprêtait celui de Jeanne Mance.

Les lettres reçues des radiophiles sont très nombreuses, aussi, il a été nécessaire d'établir un bureau à Québec qui, avec celui de Montréal, fait pendant et catalogue les communications reçues.

"Le Ciel par-dessus les toits" est en grande faveur. On écrit de tous les coins de la province, de la Nouvelle-Angleterre et même des provinces de l'Ouest où ce programme est transmis, pour demander des brochures, des dépliants et des renseignements additionnels sur les Fondateurs de l'Eglise canadienne. Les experts dans la répartition des auditeurs à l'écoute, placent cette série au tout début des programmes les plus suivis.

Voulant favoriser, avant tout, nos artistes canadiens, le comité de direction a voulu que les prix offerts aux auditeurs fussent des oeuvres canadiennes provenant des mains de nos artisans. C'est pourquoi des sculptures de Bourgault, des voiliers de Leclerc, des couvertures de l'Ecole artisanale de "La Familiale", des céramiques et le reste, prirent le chemin des foyers qui, depuis des années, consacrent cette demi-heure de 5 heures à 5 heures et demie du dimanche, à suivre les enseignements des Fondateurs de l'Eglise canadienne, si bien présentés.

C'est non seulement un programme qui élève l'esprit, qui est une source de contentement pour [*Lire la suite page 42*]



Ci-contre, à droite, le sympathique JEAN-PIERRE MASSON qui a si magnifiquement interprété le rôle de Mgr de Laval. De tous les coins de la province, de la Nouvelle-Angleterre et même des provinces de l'Ouest, on a écrit des lettres d'appréciation et demandé des brochures, des dépliants et des renseignements additionnels en marge des Fondateurs de l'Eglise canadienne.



MAURICE GAUVIN a su se tailler chez nous une enviable réputation d'artiste. A la radio, bien rares sont ceux qui ne le connaissent pas par son interprétation si sobre et si bien mesurée de FLORENT CHEVRON. Les cinéphiles le retrouveront dans un rôle tout indiqué pour lui dans "Le Grand Bill", production de Renaissance Film qu'on est actuellement à terminer.

C'EST dans un petit village de la région de Québec, St-Gabriel de Valcartier, qu'une troupe d'artistes et de techniciens du cinéma tournaient il y a quelque temps les extérieurs de la production de la Compagnie Renaissance Films de Montréal : le *Grand Bill*. Quant aux intérieurs, on les a ensuite tournés dans les studios de Renaissance Films, sur la Côte-des-Neiges.

Le *Grand Bill*, qui a porté provisoirement le titre de *Le Neveu du Texas*, est une comédie à long métrage dont le scénario et les dialogues ont été composés par M. Jean Palardy.

Le rôle-titre est tenu par M. Yves Henry, tandis que celui de tante Mina a été confié à une comédienne très populaire de chez nous : Mme Amanda Alarie, et la jeune première sera Mlle Ginette Letondal. Le *Grand Bill*, qui est mis en scène par le réalisateur français, René Delacroix, sera présenté à l'écran en septembre prochain.

Roland St-Maurice a surnommé M. Maurice Gauvin, qui sera l'une des vedettes de la nouvelle production : l'homme aux cent masques, et voici pourquoi: Taille moyenne, cheveux noirs, yeux rieurs, toujours un sourire aux lèvres, le jeune artiste de Québec nous apparaît d'abord comme un visage très photogénique. Il faut l'avoir vu à la scène, dans le feu de l'interprétation, pour apprécier toute la justesse du surnom de Roland St-Maurice. En effet, ceux qui ont suivi avec intérêt sa carrière d'acteur l'ont vu incarner tour à tour l'homme du monde, le jeune amoureux, le vieillard ou le va-nu-pieds ! Pendant quinze ans, Maurice Gauvin a travaillé aux côtés d'artistes comme Marcel Chabrier, Marcel Journet, les soeurs Giroux, pour ne nommer que les mieux connus. Comment s'étonner qu'après un tel apprentissage il soit devenu le plus versatile des interprètes de composition ?

C'est sur la scène qu'il a fait ses débuts, c'est là qu'il a pris, pour la première fois, contact avec le grand public. Mais c'est grâce à la radio si son nom a été connu dans toute la Province et s'il est devenu l'un des interprètes favoris des radiophiles. Son rôle de Florent Chevron, dans *Un Homme et son Péché*, a beaucoup contribué à sa popularité.

Heure Féminine, où s'entremèlent, comme dans les meilleures émissions américaines, musique et gaieté, est une initiative de Maurice Gauvin à CHLP. *Montréal la Nuit*, une pérégrination à travers les clubs de la métropole, l'a aussi choisi pour guide. Comment s'étonner, après de tels succès, si Renaissance Films a jeté les yeux sur lui !

MAURICE GAUVIN

DU MICRO À L'ÉCRAN

UNE ETOILE MONTE

BETSY DRAKE

Par LOUISE GILBERT-SAUVAGE
(Notre correspondante à Hollywood)

Au cinéma comme dans les autres domaines, les prédictions vont toujours bon train. On prédit que tel film connaîtra un succès jamais dépassé jusqu'ici. On prévoit que l'industrie en général connaîtra une recrudescence de nouvelles productions toutes meilleures les unes que les autres. On annonce ceci, on entrevoit cela.

Moi, j'y vais de ma petite prédiction en ce qui concerne une jeune étoile que je viens d'entrevoir à R.K.O. Studio, et que vous avez eu tous le plaisir de voir sans doute dans : "Every Girl Should be Married".

Donc, je crois que cette année 1949 verra briller au fimament d'Hollywood, cette nouvelle étoile cinématographique. Betsy est une nouvelle venue à Hollywood. Ce n'est pas une étoile apparue comme un météore, du soir au lendemain. C'est une actrice qui, bien que toute jeune, a gagné ses épaulettes. Bien qu'elle soit une découverte pour Hollywood, Betsy a gagné des lauriers à Londres où elle fut extraordinairement applaudie pour son interprétation très intelligente de "Deep Are The Roots", sur la scène anglaise.

C'est Cary Grant qui porta le nouveau prodige du cinéma à l'attention de la direction des studios R.K.O. qui, dès après son premier succès en terre californienne, dans "Every Girl Should be Married", lui fit signer un long contrat.

Betsy n'est pas mariée et déclare que, pour le moment, sa carrière est son unique souci.

Mais laissez-moi vous la présenter : Miss Drake est une américaine qui a fait du théâtre au pays, comment dirais-je ?... Disons... incognito... Puis elle fut à Londres, où elle joua avec Merle Oberon. C'est là que Cary Grant la vit et la trouva épatante. Elle l'est en réalité. Et Cary ne s'est pas emballé exagérément cette fois.

Si vous regardez bien Betsy, tout en ne lui trouvant rien d'extraordinaire, vous notez qu'elle possède tout à fait le type de la jeune fille américaine, sans affectation, comme sans laisser-aller. C'est une jeune fille de bonne famille de l'est des Etats-Unis, comme du Canada. Elle est avenante, va droit au but quand elle vous parle, et laisse percer, dans son attitude et son discours, ce qu'elle est en réalité : une femme intelligente.

[*Lire la suite page* 41]

Ci-dessous, BETSY DRAKE en compagnie de CARY GRANT dans une scène du film "Every Girl Should Be Married". On verra dans l'article que Grant eut raison de s'emballer en découvrant Miss Drake à Londres. — A droite, la même avec DIANA LYNN dans le film précité. — Ci-contre, une belle expression de Betsy Drake.







UN FILM FRANÇAIS

"RUY BLAS"

avec

Jean Marais et Danielle Darrieux

ADAPTER RUYS BLAS à l'écran pouvait paraître une gageure. Le drame de Victor Hugo fait partie de ces blocs massifs, installés, semble-t-il, de façon définitive dans la postérité, et qui paraissent inattaquables, en vérité parce qu'on ne sait par où les prendre.

Jean Cocteau a couru le risque de transporter dans l'irréelle vérité de l'écran le vieux drame hugolien enfermé dans ses décors peints, ses costumes de cour et ses tirades bien marquées. Il a l'a démonté pièce à pièce pour en découvrir le mécanisme et il a fait jouer sur les artifices des théâtres une lumière nouvelle. Il fallait un poète pour traduire un poète, pour avoir à la fois, cette liberté et ce respect, pour accorder l'esprit moderne au rythme initial du drame.

Cocteau dit, en parlant de RUY BLAS : "Une histoire chimérique, un peu folle..." et il ajoute : "C'est une admirable féerie".

Il faut relire le drame de Hugo pour comprendre combien le poète a raison. Cette histoire pleine de péripéties étonnantes, de rencontres, de machinations et de symboles, se situe sur le plan de la féerie. Elle fait partie d'un univers enchanté où les reines peuvent prendre souci de leurs peines de coeur et les étudiants sans fortune aspirer aux pouvoirs suprêmes. Elle est merveilleuse et pleine de brillants paradoxes.

Il y a, dans RUY BLAS, une intrigue savamment ourdie qui entraîne les héros vers un destin inexorable. La lettre de Don Salluste ressemble au philtre de Tristan, au voeu de Belle, mais au lieu d'unir les amants, elle les sépare impitoyablement. Le même sens de fatalité s'y

Photo du haut, DANIELLE DARRIEUX (La Reine) et JEAN MARAIS (Ruy Blas-Don César). L'action se déroule à Madrid, à la fin du XVIIe siècle, sous le règne de Charles II. L'Espagne se désagrège. Tout croule. A la cour, chacun pille, intrigue, se déprave, vole à ses intérêts.



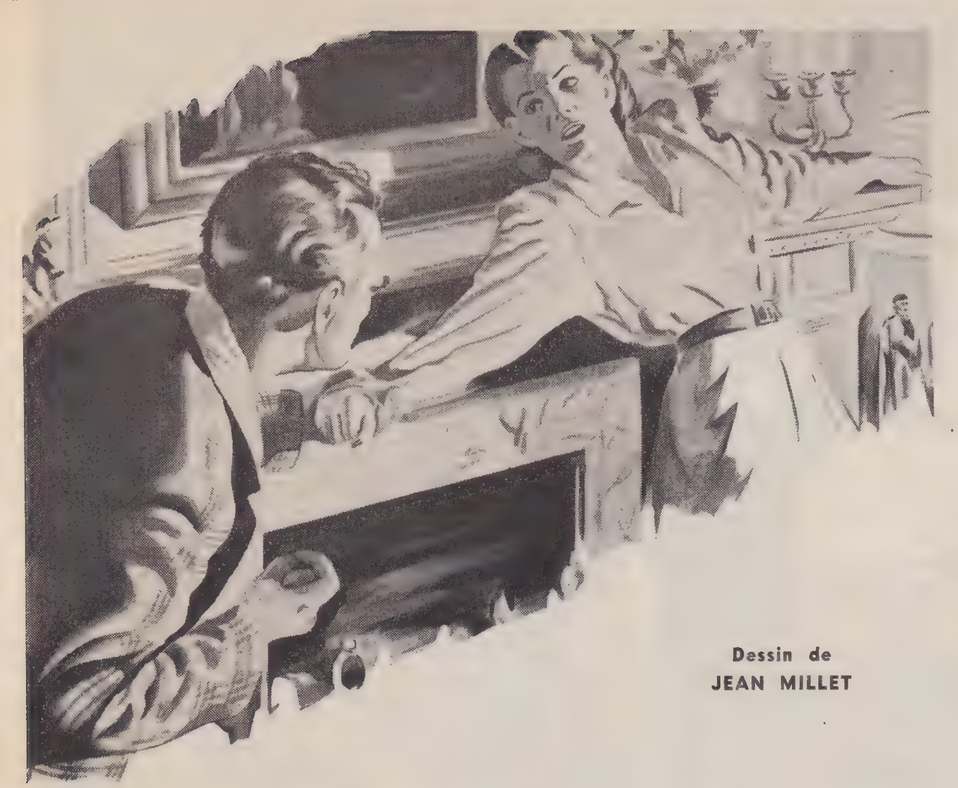
attache pourtant, et l'on sent bien que les événements ne sont que secondaires. faits pour ramener le drame à cette impasse où il trouvera son dénouement.

En adaptant RUY BLAS pour l'écran, avec le concours du metteur en scène Pierre Billon et de ses prestigieux interprètes Jean Marais, Danielle Darrieux, Marcel Herrand, Jean Cocteau n'a voulu que raconter sans souci d'exacte reconstitution historique, une histoire intéressante, sous le brillant du verbe et du style, il a retrouvé un sujet essentiellement populaire, à la fois par le thème de l'intrigue et par le mécanisme de l'action.

Les drames de Victor Hugo, avec leurs situations tragiques, leurs décors romantiques, la distance immense qui sépare les héros et qui fait que "le ver de terre devient amoureux d'une étoile", ou qu'un roi s'amourache de la plus humble servante d'auberge, tout cela se prête particulièrement bien à l'art cinématographique.

On peut donc s'attendre qu'après *Ruy Blas* les cinéastes seront tentés de porter à l'écran des pièces comme le *Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, les *Burgraves* et surtout *Hernani*, la plus célèbre de toutes parce qu'elle fut comme une manifeste de foi romantique, si bien que sa première représentation tumultueuse a gardé, dans l'histoire de la littérature de l'époque, le nom de bataille d'*Hernani*.

Photo du haut, à droite, La Reine et sa suivante, interprétée par la jeune artiste italienne, IONE SALINAS. — Ci-contre, un entretien tendu entre Ruy Blas et Don Salluste (Marcel Herrand). Dans une scène dramatique, on verra Ruy Blas tuant Salluste devant la reine épouvantée, après quoi,



Dessin de
JEAN MILLET

Notre roman complet
Par H. R. WOESTYN

Pour Défendre son Bonheur

CHAPITRE I

PERDU au milieu d'un berceau de verdure en ce coin de jardin, un kiosque rustique se dressait là, tout fleuri de chèvrefeuille, de liserons et de clématites qui s'y attachaient de leurs lianes grimpantes.

C'est cette retraite discrète qu'avaient cherchée les deux jeunes gens qui s'y trouvaient en ce moment, tendrement pressés l'un contre l'autre, dans une douce étreinte, ne laissant aucun doute sur les sentiments dont ils étaient animés.

Nul bruit ne venait les troubler, en cette fin de chaud après-midi d'été, sinon, de loin en loin, le roulement rapide d'une automobile rompant le silence de cette large voie un peu déserte, le boulevard d'Auteuil.

Levant sur son cousin Daniel, ses grands yeux noirs, tout embrumés de larmes, Jane Hébrard fixa le jeune homme d'un regard plein de tristesse qu'accusaient déjà les traits de son joli visage de brune.

Elle contemplait en silence ce grand garçon à l'allure franche et loyale qui, tout troublé par cette douleur à peine dissimulée, avait laissé la jeune fille doucement poser la tête sur sa poitrine.

D'un lent mouvement, Jane venait de s'écarter de lui un peu, et le prenant des deux mains aux épaules, elle murmura d'une voix tremblante d'une émotion profonde:

— Allons, mon pauvre Dan, l'heure maudite, que j'appréhendais tant, a donc enfin sonné!...

"Nous allons être forcés de nous séparer...

Daniel Serval, à qui sa cousine venait de donner le familier nom de Dan, doucement, se dégagea et saisissant tendrement les mignonnes menottes qui l'avaient retenu prisonnier, il les porta à ses lèvres et longuement les couvrit de silencieux baisers.

Puis, sans trop élever la voix, il répondit:

— Est-il donc dit que cette adorable petite tête aimée demeurera toujours sans cervelle?

"Veux-tu me dire, je te prie, pourquoi te mettre en des états pareils? A quoi bon employer ce vilain mot de séparation?

"Ne dirait-on pas, ma foi, que jamais plus nous ne nous reverrons en ce bas monde! C'est de l'enfantillage, ma mignonne, un peu d'enfantillage dont tu mériterais d'être grondée...

« Bien plus ! si j'étais homme à croire aux présages, j'en verrais un là de sinistre augure, chère petite... Mais fort heureusement, rien ne saurait m'influencer...

« Que veux-tu, ma Janine, c'est notre sort à tous, dans la marine, de nous voir obligés de nous éloigner de ceux même que nous chérissons le plus !

— C'est vrai, interrompit la jeune fille en esquissant un pauvre sourire résigné.

— Ah ! pardon, se récria Daniel vivement, tu ne vas pas, j'espère, partager les idées de ton père au sujet des officiers de marine !...

« Il me semble l'entendre encore déclarer péremptoirement que ceux-ci ne devraient jamais prendre femme, car ils ne sauraient que rendre leurs épouses malheureuses, par leurs absences plus ou moins prolongées...

Ce fut au tour de Jane Hébrard de se défendre.

— Pourquoi dire ça, mon Dan ? fit-elle en se serrant plus affectueusement encore contre lui... As-tu donc oublié ce que je t'ai promis ?

« Quoi que puisse faire ou dire mon père, rien ne me fera jamais revenir sur nos chers serments d'amour, sur nos beaux projets d'avenir...

Cette fois, ses larmes ne lui voilaient plus les yeux et ce fut un regard bien décidé qui croisa celui de son cousin.

— A la bonne heure, petite Jane aimée ! s'écria-t-il, le visage tout rayonnant de joie. Je te reconnais bien là...

« Reprends courage, et puisque séparation il doit y avoir entre nous sois certaine que celle-ci ne sera pas de longue durée.

« J'ai eu la chance après ma croisière de deux années, dans les Mers de Chine, d'être affecté aux bureaux du Ministère de la Marine, à Paris.

« Il y a de cela quelque douze mois maintenant, et les règlements sont là; nous devons nous y conformer : il me faut donc, comme les camarades, faire un stage de service actif. Et franchement, une période d'exercices de tir en Méditerranée, ce n'est pas la mer à boire... même pour un marin !

— Non, en effet, dut convenir Jane Hébrard.

— Mon oncle, continua Daniel, ne veut pas d'un officier de marine pour gendre ? Eh bien, nous ne le contrarierons pas làdessus, et j'en serai quitte pour poursuivre ma carrière dans les bureaux du Ministère.

On ne peut toujours vivre avec ses morts, et si le coeur d'une femme peut trouver l'oubli de son chagrin dans un autre amour, il lui faut mettre une cloison entre son passé et son avenir. Mais la chose se peut-elle toujours?...

« Mon avancement n'y sera pas aussi rapide certainement, mais j'aurai du moins la satisfaction de ne pas laisser ma femme seule au logis pendant des mois et des mois...

« J'espère que mon oncle François ne trouvant plus aucune objection à faire à notre union, et complètement tranquillisé sur notre avenir, voudra bien enfin, m'accorder ta main, quand je lui ferai officiellement ma demande en mariage...

La « Villa des Roses », où l'ingénieur Hébrard était venu se fixer depuis quelques années déjà, se trouvait être située non seulement tout auprès du Bois, mais encore à une très courte distance du Parc-aux-Princes.

Sous le coup du chagrin que lui avait causé la perte de sa femme, à la suite d'une douloureuse maladie, François Hébrard s'était rendu acquéreur de cette villa, autant pour s'arracher aux tristes souvenirs du lieu où la mort avait passé inexorable, que pour élever au grand air sain, sa fillette unique, Jane, dont la santé était plutôt délicate.

François Hébrard eût pu vivre là, en paisible rentier, ainsi que le lui permettait une fortune assez rondelette, s'il n'avait point en l'esprit sans cesse tourmenté par la poursuite d'inventions nouvelles qu'il s'efforçait de perfectionner afin d'en exploiter les brevets pris par lui.

C'étaient là des entreprises plutôt hasardeuses et où, malheureusement, s'engloutissait le plus clair de ses revenus, sans qu'il vit se réaliser ses rêves quelque peu chimériques.

Non point que ses découvertes fussent dénuées d'intérêt ou d'application difficile, mais l'ingénieur manquant, comme tous les inventeurs en général, du sens pratique des affaires, était incapable de mener à bien ces essais, dans lesquels il s'engageait souvent fort à la légère.

Ses travaux, du reste, tout en le passionnant à l'extrême, avaient un but bien déterminé : il cherchait dans la réussite future de ses entreprises, le moyen d'assurer le parfait bonheur de sa fille, en la rendant absolument indépendante grâce à la fortune qu'il rêvait pour elle.

Elle avait bien le temps encore de songer à se marier, et s'il venait à disparaître avant de la voir établie comme il le rêvait pour elle, tout au moins serait-elle à même de fixer son choix, sans être poussée au mariage par les exigences ou les nécessités de la vie.

Aussi Jane était-elle dans le vrai, en assurant à Daniel que jamais son père n'avait soupçonné qu'une idylle, si douce fut-elle, pût s'ébaucher entre elle et son cousin, dont l'avenir pouvait être fort brillant dans la Marine, mais peu fortuné à l'heure présente.

Jane venait de se lever du banc où, aux côtés de son cousin, elle était assise dans le kiosque rustique et se dégageant de sa tendre étreinte, elle murmura à voix basse:

— Il faut que je te quitte, mon Dan. Père ne saurait tarder à rentrer maintenant, et il faut que je veille aux préparatifs du dîner...

« Notre dîner d'adieu, ajouta-t-elle en cherchant à étouffer un sanglot que ce souvenir inopiné lui faisait monter à la gorge.

CHAPITRE II

Depuis quelques jours déjà, le « Triton », qui se trouvait au large de la côte, mouillant en vue des Salins d'Hyères, le commandant Pomeyrol venait de donner ses instructions, aussitôt transmises à l'équipage.

Des exercices de tir au canon, suivant le programme de ces manoeuvres maritimes, allaient être effectués par la batterie de tribord, afin d'expérimenter les poudres récemment reçues et embarquées à Toulon.

Des instructions, en effet, qui venaient de lui parvenir du Ministère de la Marine sous pli cacheté, étaient formelles à ce sujet et annonçaient de sérieux accidents, récemment survenus à bord de divers cuirassés.

Il fallait absolument s'assurer si les poudres qu'on prétendait détériorées et autour desquelles la Presse menait une violente campagne d'opposition n'avaient point été affectées par un trop long emmagasinage, comme on semblait l'insinuer.

Cette nouvelle avait littéralement bouleversé Pomeyrol qui trouvait bien extraordinaire, qu'on voulût l'obliger ainsi à risquer l'existence de braves marins, alors que ces expériences rendues nécessaires il en convenait, pouvaient fort bien être confiées au Service des Poudres, dans des lieux spécialement destinés à cet usage :

Mais, homme du devoir avant tout, et ne connaissant que sa stricte consigne, il avait résolu de se conformer aux ordres reçus.

Il était animé, néanmoins, de sentiments hostiles à l'endroit du Ministère qui, avec une légèreté coupable à ses yeux, et dans le seul but d'expériences à tenter, n'hésitait pas à exposer à un accident possible, à une catastrophe peut-être même, de braves gens, puis au pays, laissaient femmes et enfants derrière eux.

Aussi n'avait-il vu que d'un mauvais oeil, l'arrivée de l'enseigne Daniel Serval, que lui dépêchait le Ministère.

Il venait faire un stage de service actif ? Eh bien ! ce ne serait que justice d'affecter à la surveillance de ces expériences ce plumitif des bureaux.

Pourquoi toujours les mêmes aux rudes labeurs de la vie maritime, quand d'autres — toujours les mêmes aussi — passaient leur temps à gratter du papier au Ministère, à l'abri du danger ?

Le commandant Pomeyrol n'était point un méchant homme, malgré tout, il résista à ce mouvement de mauvaise humeur. Son animosité première à l'endroit de Serval fut bien vite corrigée par ce sentiment de l'équité qu'il possédait au plus haut degré.

Ne voulant même pas s'en remettre au hasard pour décider du choix des marins chargés des expériences à faire, il demanda des volontaires, cinq hommes de bonne volonté, qui se présentèrent aussitôt.

Daniel, qui s'était rendu compte du premier mouvement d'animosité de son chef à son égard, se piqua d'honneur à le faire revenir sur sa mauvaise impression et se trouvant être l'un des plus jeunes officiers du bord, s'offrit spontanément pour commander à ces braves.

— Je ne vous cache pas, mes enfants, déclara Pomeyrol, que d'après la note du Ministère, il peut y avoir de graves dangers à courir. Nous n'en savons rien encore.

« Si donc, il y en avait parmi vous qui hésitent devant l'inconnu, il est temps encore de réfléchir et en ce cas, je procèderai à un tirage au sort.

SUR LE VIEUX BANC DE L'AVENTURE

Ce Dimanche tu es venue
Pour m'attendre comme autrefois
Sur le vieux banc de l'avenue,
D'où tu m'as souri tant de fois !

Vaine attente, peine perdue,
Tu m'as attendu jusqu'au soir
Sur le vieux banc de l'avenue;
Tu m'as attendu sans me voir.

Pourtant, depuis, tu continues
A caresser tes souvenirs
Sur le vieux banc de l'avenue,
Où tu persistes à venir.

Or, à la nuit, je t'ai revue
Comme je passais par hasard,
Sur le vieux banc de l'avenue
Où tu rêvais encor, si tard...

Comme à côté d'une inconnue
Pouvais-je ainsi, tout droit, passer
Près du vieux banc de l'avenue,
Sans y courir pour t'embrasser !

Tendre enfant que j'ai méconnue,
Entre tes mains reprends encor,
Sur le vieux banc de l'avenue,
Mon faible coeur gros de remords.

Pour fêter cette bienvenue
Nous reviendrons, le soir, toujours,
Sur le vieux banc de l'avenue
Où j'ai retrouvé mon amour !

Jean CLARY
(Extrait de: Le jeu de Dames)

Pas un homme ne broncha. Nulle voix ne s'éleva. Tous ces braves faisaient le sacrifice de leur existence.

Un éclair d'orgueil brilla dans le regard du commandant qui sur-le-champ s'écria :

— A la bonne heure !... Les marins du « Triton » ignorent le danger !... Et maintenant, mes amis, à la manoeuvre !...

« Serval, à votre poste de commandement... batterie de tribord !... Allez !...

Les gargousses amenées sur le pont, Daniel surveilla attentivement le chargement du premier canon, puis d'une voix vibrante, commanda le feu...

Aussitôt une formidable explosion retentit, répétée par un lointain écho... et l'on perçut de déchirants cris de douleur, des gémissements, mais des jurons aussi arrachés à la souffrance...

On ne put se rendre compte du malheur survenu que lorsque la fumée se fût un peu dissipée : la culasse du canon venait d'exploser en arrière, tuant net trois des servants de la pièce, dont les corps déchiquetés jonchaient le pont de leurs atroces lambeaux.

Un quatrième agonisait. Et le dernier ainsi que Daniel Serval, grièvement blessés, gisaient à terre, inanimés.

Des marins, aidés de leurs officiers, se portèrent en toute hâte à leur secours et le commandant Pomeyrol, accouru l'un des premiers sur le lieu de l'accident, ordonna le transport immédiat à l'hôpital du bord.

Les exercices de tir avaient été brusquement contremandés, par ordre, et Pomeyrol, situé dans sa cabine, rédigeait la dépêche chiffrée qu'il adressait sur l'heure au Ministère, pour annoncer l'horrible catastrophe.

La consternation régnait à bord du « Triton » et à voix basse, entre eux, les marins commentaient avec une sorte de fatalisme l'événement qui venait de se dérouler sous leurs yeux.

L'enseigne Maxime d'Erlon — un camarade de promotion de Cerval — venait de quitter le quart, quand le médecin-major remontant sur le pont, s'approcha de lui, en disant à mi-voix :

— Dites-moi, d'Erlon... Vous êtes un des amis de Serval ?

— Nous étions ensemble au « Borda »... C'était l'un de mes meilleurs camarades. répliqua le jeune officier...

Et devant l'attitude embarrassée du docteur, il voulut demander des nouvelles du blessé.

L'autre ne lui en laissa pas le temps.

— Serval est perdu, grommela-t-il entre ses dents.

— Oh !...

— Il en a pour une heure peut-être encore, tout au plus.

— Le malheureux !...

— Il demande à vous voir, à vous parler... Car j'ai eu beau lui cacher la vérité, il a deviné que c'en est fait de lui...

« Je crois qu'il a certaine recommandation à vous faire... des intentions à vous donner, in-extremis... Vous ferez bien de ne pas tarder à vous rendre à son chevet, si vous voulez qu'il puisse vous parler, avant de tomber dans le coma.

— A ce point-là ? interrogea encore Maxime d'Erlon, dont l'angoisse était visible.

— Je vous répète qu'il est perdu, malgré que j'aie fait l'impossible pour le sauver... Il ne me reste plus qu'à aviser le commandant...

Le jeune enseigne était un homme de taille moyenne, mais précocement voûté et que l'équipage du « Triton » avait surnommé le « Rouquin », sa chevelure et sa moustache étant d'un rouge ardent.

On l'aimait peu, en général, à cause de ses allures félines, méchantes même parfois, à l'endroit de ses inférieurs. Ses yeux, d'un bleu d'acier, ne contribuaient pas pour peu, d'ailleurs, à la mauvaise impression qu'il produisait dès le premier abord.

Serval et d'Erlon, malgré que leurs différents postes les aient tenus éloignés l'un de l'autre, à leur sortie de l'Ecole Navale, n'en avaient pas moins conservé de bonnes relations et Daniel, à son arrivée sur le « Triton », avait été heureux d'y retrouver la société de Maxime :

Il était le seul officier du bord, d'ailleurs, qu'il connût et ils s'étaient sentis repris d'une nouvelle amitié, du fait même de ce rapprochement inattendu.

Aussi, à peine le médecin-major eût-il annoncé à d'Erlon la gravité du mal de Serval, qu'il se rendit auprès de lui, et assis auprès de la couchette où son camarade agonisait, il s'était baissé pour mieux entendre ce que le moribond lui disait à mots entre-coupés, d'une voix lente :

— Maxime balbutiait pitoyablement ce dernier écoute-moi bien... Je n'en ai plus pour longtemps, je le sais...

— Allons ! Allons fit d'Erlon en cherchant à lui remonter le moral, ne parle donc pas comme ça ! Il y en a d'autres qui sont revenus de plus loin encore, que diable !...

— Inutile de me tromper, Maxime, interrompit tristement le blessé. Je suis fichu... Encore une fois, prête-moi toute ton attention... Après cette effroyable catastrophe, le « Triton » va certainement regagner Toulon, ne serait-ce que pour y procéder à des réparations rendues indispensables... Tu peux demander un congé de quelques jours... Veux-tu me rendre un grand service, que je saurais demander... qu'à un ami ?

— Mais certainement... de quoi s'agit-il ?

— Voici. J'ai une cousine... Jane Hébrard... à qui j'étais pour ainsi dire fiancé...

« Secrètement, toutefois, car jamais son père n'en a rien su... Il se montrait rebelle à l'idée de donner sa fille en mariage à un officier de marine...

« Mais enfin, tout était bien convenu entre Jane et moi... Après ce stage de service actif à bord du « Triton » je devais reprendre mon poste au Ministère de la Marine et continuer une lente carrière dans les bureaux... Nous pensions ainsi vaincre les préjugés de mon oncle Hébrard, et obtenir son consentement à notre union...

— Bon ! je vois ce que c'est, interrompit d'Erlon avec un sourire plein d'ironique indulgence...

— Tu te trompes... Jane est pure comme un lys... Aucunes relations autres que celles d'une profonde affection n'ont eu lieu entre nous...

« Je lui écrivais souvent, à l'insu de son père naturellement, et nous échangions ainsi de longues lettres, pleines du plus innocent amour...

Il s'arrêta un moment, en proie à la plus vive souffrance, puis reprit bientôt :

— Les lettres de ma Jane aimée, je les portais toujours sur moi, depuis mon arrivée à bord... Tiens, elles sont dans ce portefeuille-là... sous mon oreiller... Je ne veux les confier qu'à toi, un vieux camarade... pour les remettre à elle seule... Tu m'entends bien... Elle les gardera ou les brûlera, mais elles sont siennes, je les lui restitue, puisque je disparais...

— Compte sur moi, Dan... Tu peux avoir toute confiance... Je me conformerai en tout point à tes volontés dernières...

Daniel fit un suprême effort, il ajouta.

— Son père... François Hébrard un ingénieur... « Villa des Roses », boulevard d'Auteuil... près du Bois... Et Jane... ma Jane aimée... Tu lui diras bien que ma dernière pensée a été... pour elle... pour elle !...

CHAPITRE III

Ainsi que le pensait Daniel, le « Triton » avait bien regagné Toulon, son port d'attache, mais d'Erlon, par une circonstance toute fortuite, s'était trouvé empêché de s'acquitter auprès de Jane Hébrard, de la mission dont son ami l'avait chargé.

L'enseigne de vaisseau qui, tel Serval, était l'un des plus jeunes officiers du bord, n'avait pu bénéficier tout de suite d'un congé pour se rendre à Paris, devant céder son tour aux anciens et patienter.

A Toulon, il avait retrouvé des camarades qui ne tardèrent pas à l'entraîner dans le tourbillon de la vie joyeuse et facile que les officiers de marine mènent dans les grandes villes maritimes.

Il est bon de dire ici que Maxime d'Erlon, à l'exemple d'un grand nombre de ses collègues avait contracté la funeste habitude de se livrer aux rêves hallucinants de l'opium, la drogue fatale, habitude qui était devenue une véritable passion chez lui. Fréquentant, à terre, un milieu où existaient des goûts analogues, il ne fut pas long à retomber dans son vice favori.

Les fumeries d'opium de Toulon le connurent toutes, mais au nombre de celles-ci, il en était une qui l'attirait davantage encore que les autres. Elle était tenue par une demi-mondaine de marque, haut cotée dans le monde de la galanterie, où elle s'était acquis un certain renom moins encore par sa beauté que par un retentissant scandale, à la suite duquel un officier de marine — assez triste sire — qui était son ami, avait été honteusement condamné.

Il s'agissait d'un vol de documents intéressant la défense nationale, et communiqués à l'agent d'une puissance étrangère.

La « Belle Lisette » — c'était le sobriquet de la jeune femme — un moment compromise dans cette affaire, parvint néanmoins à se disculper et à bénéficier d'un non-lieu.

Cette séduisante marchande de folie avait su captiver Maxime d'Erlon. Tout s'effaçait pour lui devant la double ivresse de l'amour et de ce poison d'Orient qui lentement, sûrement aussi affole et tue au milieu des visions de paradis artificiels.

Le « Triton » était en rade de Toulon depuis une semaine déjà quand, un matin, le commandant Pomeyrol fit appeler l'enseigne.

— D'Erlon, lui dit-il, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre... Vous aviez demandé un congé auquel vous aviez droit, mais qui s'est trouvé retardé, du fait que vos anciens devaient profiter du leur avant vous... Eh bien ! vous allez l'obtenir plus tôt que vous n'y comptiez...

« C'est-à-dire que vous allez être chargé d'une mission à Paris, et vous en profiterez pour prendre votre congé...

— Moi, mon commandant ! Une mission ? interrogea d'Erlon interdit.

— Oui. Le ministre me réclame un rapport détaillé sur l'expérience de tir qui s'est terminée par l'horrible accident que vous savez.

« J'ai décidé de vous confier le soin de remettre vous-même ce rapport au ministre, et c'est là pour vous l'occasion de prendre votre congé, en même temps.

Maxime esquissa un salut, tout en remerciant le commandant, qui reprit aussitôt :

— Vous partirez demain. Je vais faire établir votre permission et vous remettrai le rapport qui est prêt.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est là un document confidentiel et de la plus haute importance, puisqu'il traite de la poudre incriminée.

« Il vous faudra donc user de la plus grande circonspection dans les fréquentations que vous pourrez avoir entre Toulon et Paris. Rappelez-vous qu'il y a ici bon nombre d'espions étrangers. De fâcheuses aventures de récente date nous l'ont trop malheureusement appris...

— Soyez tranquille, mon commandant, répliqua vivement Maxime d'Erlon. Je connais mon devoir et saurai m'acquitter fidèlement de ma mission comme il convient...

— J'y compte bien... Vous êtes un brave garçon et c'est pour cela que j'ai pensé à vous. Ainsi, c'est entendu, vous partirez demain.

Quelques heures plus tard, une femme élégante pénétrait à l'« Hôtel du Dauphin » et demandait à voir un voyageur qui y était descendu, M. Dorner.

On introduisit la visiteuse dans un salon d'attente, attenant au hall principal. Peu après, un homme venait la rejoindre, de taille élevée, à carrure de colosse et dont l'allure raide avait quelque chose d'un automate.

Un coup d'oeil lui suffit pour reconnaître la dame.

Il la fixa d'un regard dur, tout d'abord, puis à voix basse, murmura :

— Vous ici, Lisette ? Quelle imprudence...

— Il fallait que je vous voie, de toute urgence et je ne savais comment vous faite prévenir...

— Qu'y a-t-il donc ?

— Du nouveau.

— Ah ! reprit-il vivement, tandis qu'un éclair de joie brillait dans ses yeux.

Il l'attira dans un coin du salon et la fit asseoir à ses côtés sur un canapé, d'où il lui était possible de voir qui entrerait dans la pièce, si quelqu'un venait.

— Parlez, fit-il sur un ton de commandement.

— Voici. Vous savez que j'ai pour ami l'enseigne de vaisseau Maxime d'Erlon, du « Triton ».

— Vous savez bien que je n'ignore rien... qu'on me tient au courant de tout...

— D'Erlon est fou de moi...

M. Dorner eut un geste brusque et répliqua avec hauteur :

— Je ne suppose pas que ce soit pour me faire des confidences sur vos amours que vous soyez venue me trouver ?

— Qui vous parle de cela ? répartit la « Belle Lisette ».

Car c'était bien la demi-mondaine qui se trouvait là, en compagnie du voyageur de « l'Hôtel du Dauphin ».

Mais un froncement de sourcils de M. Dorner eut le don de la calmer sur-le-champ, et toute radoucie, elle reprit :

— D'Erlon vient d'être chargé d'une mission. Sur les instructions du commandant du « Triton », il doit partir pour Paris, où il remettra au Ministre de la Marine, qui en a fait la demande expresse, un rapport confidentiel sur les poudres suspectes récemment essayées en Méditerranée.

— A bord du « Triton », interrompit M. Dorner, où s'est produit une terrible catastrophe...

— C'est cela même.

M. Dorner parut quelques instants plongé dans de profondes réflexions, puis grommela :

— Oui, ces renseignement sont intéressants. Et quand doit partir l'enseigne d'Erlon ?

— Demain.

— Il viendra vous voir avant son départ sans doute ?

— Dites : sûrement.

— Bien. Ce document dont vous parlez, il me le faut.

Et ses yeux, devenus d'une excessive dureté, se fixèrent brusquement sur la demi-mondaine.

— Vous l'aurez, déclara-t-elle tranquillement.

Puis sans transition, elle ajouta :

— Combien ?

— Dix mille.

La «Belle Lisette» eut un haussement d'épaules.

— Vous voulez rire !

— Votre prix ? interrogea M. Dorner. qui avait hâte d'en finir.

— Quarante mille avec, ou il n'y a rien de fait... Je risque gros, vous le savez...

— Soit, consentit son interlocuteur. Cinquante mille.

— Je vous apporterai le document ici ?

— Non. Il ne faut pas qu'on vous aperçoive dans cet hôtel. C'est déjà assez dangereux que vous y soyez venue aujourd'hui.

« Je me rendrai chez vous, à la fumerie, en entrant par la porte de derrière. Vous me ferez attendre dans votre propre boudoir, car aussitôt en possession du document, il me faudra quitter Toulon.

— Evidemment.

— Vous aurez soin, continua son interlocuteur, de remettre dans la poche de l'officier de marine l'enveloppe que j'aurais dûment recachetée, après avoir remplacé par une feuille blanche le rapport en question.

— Bien.

De cette faoçn, l'enseigne d'Erlon fera le voyage de Paris, sans se douter de la substitution. Cela me donnera le temps de gagner la frontière.

— Vous... aurez la somme demandée ?

— Vous ai-je jamais manqué de parole, Lisette ? grommela M. Dorner entre ses dents...

Et comme il la reconduisait jusqu'à la porte du salon, il lui prit le bras aussi délicatement que le lui permettaient ses gros doigts, et murmura à son oreille :

— Je ne sais vraiment pas pourquoi vous doutez toujours de ma bonne foi !... Vous n'ignorez cependant pas que ceux qui m'emploient, ne regardent pas à l'argent, lorsqu'il s'agit d'obtenir des renseignements importants...

— D'accord... Mais s'il m'arrivait malheur ?... Si j'étais découverte ?... Cela a bien manqué m'arriver la dernière fois...

— Oh ! ceci est à vos risques et périls, chère petite... Nous, nous payons, sans nous occuper du reste qui ne vous regarde plus !... Bah ! soyez sans crainte... Je crois que nous pourrons éviter un pareil malheur...

CHAPITRE IV

MALGRE que dans les milieux officiels on se fût efforcé de faire le silence autour de ce nouveau scandale, la nouvelle s'était ébruitée, on ne sait trop comment, d'une affaire de trahison où se trouvait gravement compromis un jeune officier de marine.

On avait bien cherché à tout étouffer, en tenant secrète l'instruction ouverte à ce sujet, des indiscrétions avaient été commises et la Presse s'emparant de l'affaire, il avait bien fallu reconnaître l'exactitude de l'information, tout en taxant ces bruits d'exagération bien inopportune.

En ramenant les faits à leur juste proportion, on avait dû reconnaître en haut lieu qu'un document semi-confidentiel — sans grande importance assurait-on toutefois — avait été soustrait à un officier de marine chargé de le remettre au ministre.

Mais l'enquête à laquelle on s'était livré révélait plutôt une faute due à la légèreté d'un officier de la marine qu'un crime de lèse-patrie.

Il s'agissait du rapport adressé par le commandant du « Triton » au ministre de la Marine et qui n'était jamais arrivé à destination.

Maxime d'Erlon, dès son arrivée à Paris, s'était présenté dans les bureaux de la rue Royale, où le ministre, prévenu par une dépêche du commandant Pomeyrol, l'avait aussitôt fait introduire auprès de lui.

Le pli dont l'enseigne de vaisseau était porteur, se trouvait bel et bien sous enveloppe cachetée, apparemment dans l'état exact où son chef la lui avait remise.

Mais, en l'ouvrant, le ministre n'y avait trouvé qu'une simple feuille de papier blanc...

Le document officiel avait été adroitement subtilisé en cours de route, par des gens anxieux d'en connaître la teneur.

Devant la légitime fureur du ministre, le jeune officier, atterré par cette découverte, avait montré le plus grand trouble, sans donner toutefois l'impression d'être coupable ou complice d'une trahison.

Et presque aussitôt, le ministre eut la secrète intuition que le jeune officier était victime d'un coup d'audace admirablement exécuté par des professionnels de l'espionnage.

— Ah ! mon ami, lui dit-il avec une sévérité qui n'était pas dénuée d'un peu de pitié, vous avez dû, comme d'autres de vos camarades, malheureusement, vous laisser prendre aux charmes trompeurs de l'une de ces funestes sirènes, qui infestent nos grandes villes maritimes !

« Je veux parler de ces créatures de perdition qui fréquentent, quand elles ne tiennent pas elles-mêmes, des fumeries d'opium... presque toutes affiliées au ser-

[*Lire la suite page 27*]

UNE STAR PARLE

Le chef de mon métier

Par ODETTE JOYEUX

(Exclusif au "FILM")

De leurs mains distraites, effleurant ma petite tête, des grandes personnes inutilement intéressées demandaient : "Et toi, que feras-tu quand tu seras grande ? . . ."

Une seule fois j'osais répondre en tremblant de passion : "Je serai explorateur" . . . Les grandes personnes avaient ri, déjà reprises par leurs préoccupations de grandes personnes. J'avais un peu honte à cause de cet énorme désir qui me prenait de m'en aller pour découvrir le monde.

Les petites filles ne deviennent pas des explorateurs. Il y a mille métiers, mille facilités qui les tentent et elles apprennent peu à peu que les plus beaux horizons peuvent prendre la forme précise d'un visage, celle sans limite de l'amour.

Je suis donc devenue une grande personne. J'ai un beau métier, un métier jeune, au nom magique. On l'appelle CINEMA. Il fait vivre ou

Qui l'eût cru ? ODETTE JOYEUX, dans son enfance, rêvait de jouer aux explorateurs ! Les années ont passé, et ses rêves, comme tous les rêves d'enfants ont évolué vers le cinéma qui devint pour elle une réalité, et quelle magnifique réalité ! Mais voyons plutôt ce qu'elle nous a dit elle-même.



rêver au moins une moitié de la terre. Et aujourd'hui quelqu'un me demande ce que je pense de celui qui est le chef de mon métier.

Le metteur en scène de cinéma a remplacé l'explorateur de mon enfance.

L'explorateur n'élève pas la cime qu'il va atteindre. Il ne fait ni la brousse, ni le nouveau rivage. Pourtant *il les découvre*. Sa découverte en assure l'existence et sur ses traces d'autres hommes viendront voir de nouveaux aspects du monde.

Le metteur en scène explore des visages, des sentiments, des ciels, des secrets. Sa camera remplace le verbe. Les gammes, les pinceaux, les compas. Avec elle il découvre et imprime des regards, des larmes, des rires. Il découvre et imprime des paysages, des herbes, des objets pathétiques. L'émotion et la vie sont partout dans le monde et il peut en capter la moindre expression.

Antoine de Saint-Exupéry disait dans "Pilote de guerre" "Comprendre c'est accéder à la vision". Merveilleuses paroles qui m'ont impressionnée. Par un rapprochement que je ne crois pas absurde je pense que le métier de metteur en scène est vraiment un métier de visionnaire.

Le metteur en scène peut ne pas être l'auteur d'un film : Il en est toujours le coeur. Il peut ne pas être intelligent : mais il faut qu'il VOIE.

De même que l'explorateur prestigieux qui livre à la curiosité et au désir des hommes des villes mortes, des contrées inconnues, des coutumes sauvages, de même le metteur en scène a le merveilleux privilège de nous livrer ce qu'il *a vu*. Il s'exprime sur l'écran. En nous découvrant ce qu'il sait voir il se découvre lui-même, et c'est ainsi que nous pouvons juger de son esprit ou de son coeur. *(A.L.A.)*



Légèrement et fraîchement vêtue, ANDREA KING s'est levée d'assez grand matin, un jour de congé, pour ratisser le terrain de sa propriété. L'hiver a été rude en Californie et Andrea a eu la nostalgie de jolies pelouses bien entretenues.



IDA LUPINO en a probablement fait tout autant, mais, pour le quart d'heure, le photographe la surprend dans l'attitude du repos au bord de sa piscine, buvant un bon verre de lait. Décor original, n'est-ce pas ?



En ce beau jour de printemps, LUCILLE BALL, si réputée pour son élégance, s'est vêtue de façon simple et pratique pour voir à l'entretien des massifs floraux de sa propriété. Arroser est une joie propice à la méditation, pas vrai?



Quand Hollywood Salue Le Printemps...

Ci-contre, une bien charmante et bien jolie personne posant sans façon pour le photographe en vue des lecteurs du FILM. Il s'agit de DOROTHY MALONE, aussi radieuse que ce jour de printemps hollywoodien qui l'éclaire sur le pas de de sa porte. — Ci-dessous, ROBERT CUMMINGS et son épouse VIVIEN qui ne craint pas de mettre la main à la pâte pour l'embellissement de leur propriété. Comme Vivien n'a pas mis ses gants, il est permis de supposer qu'elle "compose" un peu pour le besoin de la photo, mais passons, c'est très humain, après tout !

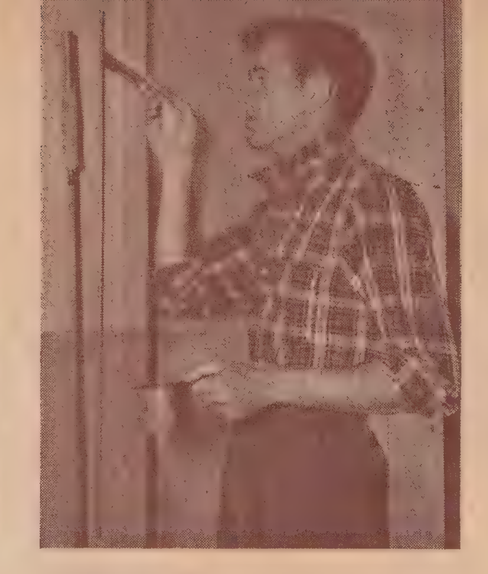




Pour ce qui est d'YVONNE DE CARLO, elle vient tout bonnement de faire son tour du propriétaire, et ces branches d'arbre ont paru là tout indiquées pour une pose d'arrêt qui permet d'avoir une vue générale de son beau domaine en éveil.



PAUL HENREID adore voir des fleurs tout autour de sa maison, mais l'on peut dire, croyens-nous, qu'il adore tout autant voir lui-même à leur culture et à leur soin. Qui prétendra, à bien examiner cette photo, qu'il n'est pas passé maître dans cet art si intéressant, si distrayant ?



ROBERT WALKER est un sérieux amateur de pêche. Aussi, ne craint-il pas de se salir les mains lorsqu'il désire mettre en bon état ses cannes. A quoi pense-t-il, en ce moment ? Au gros poisson "gros comme ça" qu'il prendra, sans doute.



Ci-dessus, JOAN FONTAINE dont le chapeau est fleuri comme le décor. — Au centre, PHIL TERRY s'occupant dans sa serre. — Ci-contre, à droite, ISA MASSEN prenant un peu d'exercice avec la tondeuse sur sa pelouse.





HOLLYWOOD VU DE PRÈS



Par Louise Gilbert-Sauvage

(Notre correspondante à Hollywood)



NOCES DE DIAMANT

CHARLES COBURN n'en est pas à ses débuts dans la cinématographie, ni d'ailleurs au théâtre, car il vient de célébrer, tout uniment, à 20th Century Fox où il tourne en ce moment "Every Body Does It", son soixantième anniversaire d'activités artistiques. Il débuta, en effet, à l'âge de 11 ans au théâtre Savannah, en Georgie. Il n'était guère alors très en vue, dit-il puisqu'il se contentait d'y passer les programmes. Mais, en dépit de ses 71 ans, il assure qu'il ne se retirera pas de sitôt d'un métier qui lui a apporté trop de belles heures pour qu'il en garde des regrets.

DIETE

Au cours de ma visite à 20th Century Fox, je rencontre Lionel Barrymore, au plateau de "Down to The Sea in Ships". Ce dernier m'assure que s'il est capable de marcher maintenant c'est grâce à la diète bien suivie qu'il a observée. On sait que Barrymore souffre de rhumatisme avec complication causée par la rupture d'une hanche en 1937, laquelle ne s'est jamais bien remise. Cependant, après avoir perdu 40 livres, il a fait de tels progrès qu'il peut maintenant marcher en s'appuyant sur une seule canne, au lieu de béquilles. Voici la diète qui lui a fait perdre, en deux mois, ce surplus de chair. Déjeuner : ½ pamplemousse, 2 oeufs, bouillis, deux rôties Melba, une tasse de thé. Le lunch consiste en un petit bol de potage (jamais de crème) consommé ou aux légumes, du

Photo du haut, à gauche, JANE WYMAN dont certains admirateurs ignorent peut-être qu'elle peut évoluer avec grâce sur le patin à glace. On dit même qu'elle y joint autant de grâce qu'à la danse. — A droite, MAUREEN O'HARA a aussi des possibilités qu'on lui connaît peu: elle est douée d'une très jolie voix et le prouvera dans son prochain film, "A Woman's Secret". — Ci-contre, à gauche, TIM HOLT qui songe à faire installer un système de chauffage dans son écurie, au cas où...





fromage, de temps en temps, et une tasse de thé (sans sucre, évidemment). Au dîner, de l'agneau, avec une gelée à la menthe, salade aux poires avec fromage cottage, crème à la glace (petite portion) et thé. Deux ou trois fois par mois, il se fait servir du poulet au lieu d'agneau. Il n'absorbe que très peu de pain, et jamais le soir. Il a reçu environ 5000 lettres d'admirateurs et de patients souffrants de rhumatisme (ou de personnes atteintes d'arthrite dont on le croyait à tort atteint). Il n'en a pas laissé sans réponse.

■

TELLE MERE

Marchant sur les pas de sa mère qui est bonne artiste lyrique irlandaise, Maureen O'Hara est douée d'une fort belle voix dont elle se sert pour la première fois dans "A Woman's Secret". Lorsqu'elle vint à Hollywood, étant encore inconnue ou à peu près, son plaisir était de se rendre à San Francisco et d'y chanter dans les fêtes champêtres et les mariages. Son ambition est de devenir chanteuse d'opéra.

■

RAYMOND MASSEY AU CANADA

Il s'y est rendu pour recevoir le titre de docteur honoris causa à l'Université Queen. L'événement fut commenté comme il se devait ici. Bravo pour notre compatriote !

TIM HOLT ET LES CHEVAUX

Les chevaux, personne n'en doute, sont des amis précieux pour Tim Holt. Comment pourrait-il en être autrement... Aussi, après l'hiver froid qui a surpris tous les Californiens, il a formé le projet d'installer un système de chauffage électrique dans les étables de son ranch de Pine Valley, au cas où les hivers se maintiendraient à cette température.

■

MODE DE HOLLYWOOD

Betty Lynn, une jolie tête rousse, porte, dans une scène de son nouveau film "Mother is a Freshman" qu'elle tourne aux côtés de Loretta Young, un ensemble fait d'un boléro de crêpe de laine gris, doublé du même crêpe de soie verte à pois blancs. La jupe légèrement circulaire et les accessoires d'un ton plus sombre.

■

SAVEZ-VOUS QUE...

Jane Wyman est une danseuse experte, et qu'elle est aussi agile sur patins à glace ? — Que Patricia Neal dit qu'elle en a assez des scènes d'amour au cinéma. — Que les studios de Hollywood recommencent leur activité, après un moment d'accalmie ? Que M.G.M. a l'intention de lancer une quarantaine de films en 1949 ?

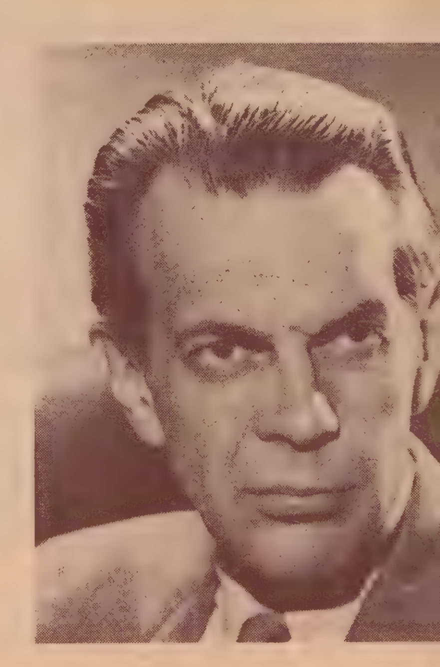




Photo du haut, à gauche, le grand LIONEL BARRYMORE qui recommence tout doucement à marcher à l'aide d'une canne. On se souvient que le célèbre artiste souffre d'une hanche et de rhumatisme depuis 1937. — A droite, une belle expression de GLORIA SWANSON, illustre vedette du cinéma silencieux qui revient au "parlant" dans un film évoquant les temps héroïques du cinéma. Aucun doute que les moins de quarante ans et plus ne l'avaient pas oubliée. — Au centre, à droite, RAYMOND MASSEY qui, ces derniers temps, recevait un doctorat honoris causa à l'Université QUEEN. — Ci-contre, à droite, LORETTA YOUNG, artiste accomplie qui ne néglige pas les avis de la critique.



Un couple charmant dont chacun rivalise d'allant, d'esprit pétillant et de bon entrain, c'est bien celui composé par SOPHIE DESMARETS et FRANÇOIS PERIER. Nous verrons ces deux sympathiques artistes dans un film qui ne manque pas de piquant : "Femme sans Passé", excellent scénario pour de telles personnalités.



Ci-dessus, FRANÇOIS PERIER, jeune premier typiquement français de l'écran. Bien différent, sans doute, du genre américain, mais il est à remarquer que la plupart des cinéphiles bilingues applaudissent le premier au même titre que leurs préférés du cinéma américain. Nous le voyons ici dans une scène de "Femme sans passé" dans une expression qui lui est familière. — Ci-dessous, une autre scène du même film.



UN PORTRAIT

SOPHIE DESMARETS

SOPHIE DESMARAIS aime le vert, ou plutôt le vert l'adore. Comment en serait-il autrement, puisque la nature lui a donné des cheveux blond vénitien, cette nuance somptueuse, sombre et chaude, aimée des peintres ? Quand Sophie Desmarets abandonne le vert, ce qui est rare, elle choisit du gris, nuance plus discrète et qui, elle aussi, lui va à ravir.

Sophie Desmarets est une comédienne née. C'est Louis Jouvet qui l'a découverte et depuis le public la demande et la redemande. En trois ans, elle a tourné douze films, et elle a trouvé le temps de devenir une fois maman.

Depuis *Premier Rendez-vous,* son film de début comme vedette, elle a tourné *Jeunes filles dans la nuit, Seul dans la nuit, 120 rue de la gare,* le *Capitan,* où sa création de Marion Delorme l'imposa définitivement, *Rocambole,* la *Revanche de Baccarat, Tierce à coeur, Croisière pour l'inconnu,* les *Souvenirs ne sont pas à vendre,* film tourné dans un décor des Alpes avec Blanchette Brunoy, *Femme sans passé,* qui mêle la comédie au drame, avec François Périer comme partenaire, la *Veuve et l'Innocent, Rapide de nuit* et *Vire-vent,* ces deux derniers avec Roger Pigaut.

Sophie Desmarets se plaint de quelques-uns de ses rôles; elle se demande même parfois si elle ne va pas devenir folle. Voici pourquoi : dans *Rocambole* et dans *Femmes sans passé,* elle se faisait enfermer dans un asile, tandis que dans *Rapide de nuit,* elle joue le rôle d'une femme qui traverse toute l'aventure, sans jamais rien y comprendre. L'artiste ne voudrait pas que cela devienne sa spécialité. Qu'elle se rassure :

Sa personnalité, l'une des plus brillantes de l'écran français, ses aptitudes à amuser le public, et aussi à l'émouvoir, par des moyens simples et jamais vulgaires, placent Sophie Desmarets dans la catégorie des vedettes les plus appréciées. Comédienne de grande classe, elle mérite encore mieux que son passé, car on lui a parfois confié de piètres rôles.

Elle avouait un jour à un reporter que la vedette américaine qu'elle admirait davantage était Myrna Loy, surtout dans *The Best Years of Our Lives.* Et ce n'est pas pure coïncidence si l'actrice la plus spirituelle de l'écran français témoigne d'une préférence marquée pour une artiste qui a le don de mettre en valeur des reparties pleines d'esprit et qui passeraient peut-être inaperçues, si elles n'étaient accompagnées du sourire moqueur et plein de finesse de Myrna Loy.

Quant à François Périer qui fut souvent le partenaire de Sophie Desmarets, il mène de front avec un entrain gaillard et enjoué, une double carrière cinématographique et théâtrale. On s'accordera sans doute à remarquer en lui un étonnant pouvoir d'être naturel sans effort; la cloison qui sépare l'acteur du personnage semble ici à peu près inexistante, pour le moins, invisible. Que ce soit au studio, dans sa loge, dans les coulisses, avant d'affronter un personnage, de substituer son héros à soi-même, François Périer est aussi calme que s'il s'agissait d'aller faire une partie de cartes. Au studio, il emploie les temps morts à faire des blagues. Au théâtre, il arrive parfois à la dernière minute, le plus simplement du monde. Le temps de changer de veston, il est prêt à entrer en scène. Cet excellent artiste est l'opposé du comédien dans le sens où on l'entend un peu péjorativement. Pour lui, se mettre dans la peau de son personnage est un terme dépourvu de sens. Il y est, il ne le quitte pas. La vie, la scène, le studio, tout cela pour lui ne fait qu'un, et il promène sa désinvolture, sa fantaisie charmante, son émotion discrète. Tel on le trouve dans la coulisse, tel il sera l'instant d'après, de l'autre côté de la rampe ou sous l'oeil de la caméra, avec ces grains de beauté, son sourire tendre et ses mèches folles qui lui retombent sur les yeux. Il est de plein pied avec la scène et avec ses personnages, le jeune homme du premier amour.



"Come to the Stable" est un film de bonne venue relatant l'histoire de la fondation d'un hôpital pour enfants en Nouvelle-Angleterre par les religieuses venues de France. — Au centre, notre compatriote HENRI LETONDAL dans le rôle d'un ecclésiastique, excellente composition comme il sait en faire.



La devise de cette communauté est "Oramus et Laboramus" (Nous travaillons et prions). Le manque de ressources de ces religieuses venues en Nouvelle-Angleterre n'altère aucunement leur confiance et leur optimisme comme l'atteste le charmant sourire de Mère Margaret (LORETTA YOUNG), à droite.

"COME TO THE STABLE"

Touchante Histoire d'une Communauté

DEPUIS une dizaine d'années les cinéastes de Hollywood ont présenté assez souvent à l'écran des films dont les principaux acteurs incarnaient des personnages religieux des deux sexes. Bien que ces personnages ne semblent pas toujours absolument vraisemblables à des catholiques, on peut affirmer que l'on a témoigné d'un évident souci de les rendre sympathiques.

Il y a eu d'abord deux romans à fort tirage qui ont été filmés : *The Song of Bernadette*, qui relate les apparitions de Lourdes, et *The Keys of the Kingdom*, récit de la vie apostolique d'un missionnaire en Chine. Puis, ce fut l'éclatant succès de *Going my Way* qui valut à Bing Crosby le trophée *Oscar* de cette année-là. Encouragés par ce succès, les studios de Hollywood voulurent lui donner une suite : *The Bells of St. Mary's*. Le public s'y rendit en foule, pour entendre les nouvelles chansons de Bing Crosby et voir Ingrid Bergman revêtue d'un costume religieux, et fut désappointé. Cette déception ne fit que s'accroître avec l'invraisemblable *Miracle of the Bells* dont les vedettes étaient Frank Sinatra, Alida Valli et Fred MacMurray.

Que pensera-t-on cette fois de *Come to the Stable ?* Nous avons hâte de le savoir, d'autant plus que notre compatriote, Henri Letondal, y incarne un aimable ecclésiastique.

Les deux religieuses sont Loretta Young et Celeste Holm. Elles ont quitté leur couvent de Villers, en France, pour venir en Nouvelle-Angleterre, dans la petite ville de Bethlehem, avec le dessein [*Lire la suite page* 42]

Ci-contre, à droite, notre compatriote HENRI LETONDAL, dans le rôle d'un prêtre qu'exige le scénario "Come to the Stable". Ce genre de composition ne lui est pas étranger comme les amateurs de théâtre, à Montréal, ont déjà pu le constater.

NOTES PRINTANIERES



No 2817 — Robe-soleil et boléro pour jeunes filles. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 16: Robe et boléro: 4¾ v. en 35", 4½ v. en 39", 4⅜ v. en 41". Doublure et parements du boléro: 2⅛ v. en 35", 2 v. en 39". Prix 25¢

No 2810 — Robe pour jeunes filles. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 14: 2¾ v. en 35", 2½ v. en 39" ou 41", 1⅝ v. en 54". Empiècement et bande de la jupe en tissu contrastant, 2⅛ v. en 35", 2 v. en 39". Prix 25¢

No 2798 — Robe pour adolescentes ou jeunes filles. Grandeurs 11 à 18. Métrage requis pour taille 12: 5⅛ v. en 35", 4½ v. en 39", 3¼ v. en 54". Prix 25¢

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante: Patrons du "Film", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U. S. A.

POUR DEFENDRE SON BONHEUR

[Suite de la page 18]

vice d'espionnage que l'étranger entretient chez nous...

— Mais je vous certifie, monsieur le ministre, s'était écrié d'Erlon, en cherchant à se défendre...

— Ne mentez donc pas... Confessez plutôt la vérité !...

L'enseigne du « Triton » s'était borné à donner des explications tellement vagues que sur-le-champ le ministre, devenu soudain méfiant, l'avait fait mettre en état d'arrestation, tandis qu'une sérieuse enquête était ouverte sur ces faits d'une exceptionnelle gravité.

Se voyant en fort mauvaise posture, Maxime d'Erlon était alors entré dans la voie des aveux.

Il avait reconnu qu'en quittant le bord du « Triton », porteur du pli cacheté, il avait eu la coupable faiblesse, avant son départ pour Paris, de se rendre chez son amie, connue à Toulon, sous le nom de la « Belle Lisette » et qui tenait dans cette ville une fumerie d'opium.

Il était demeuré là deux heures environ, prenant le soin, en quittant la fumerie, de s'assurer qu'il possédait toujours bien sur lui, le pli destiné au ministre.

L'enveloppe, avec ses cachets intacts, se trouvait en effet dans une poche intérieure de son uniforme.

Sur ces premiers aveux, une perquisition chez la « Belle Lisette : s'imposait, mais ce fut en vain qu'on y procéda. Elle ne devait donner aucun résultat autre que la fermeture de la fumerie, dont la tenancière, un moment arrêtée, avait dû être relâchée faute de preuves dont on ne trouvait pas la moindre trace.

Par contre un certain « M. Dorner » ou du moins un personnage assez énigmatique qui se faisait appeler ainsi, avait disparu de Toulon, après avoir soudain quitté « l'Hôtel du Dauphin », ou il était descendu.

Or ce départ brusqué, coïncidant avec le vol du document, avait d'autant plus attiré l'attention de la police maritime que le signalement du mystérieux « M. Dorner », correspondant de bizarre façon avec celui d'un espion fameux, au service d'une puissance étrangère.

On savait encore que la veille de son départ, il avait reçu à l'hôtel la visite d'une femme, dont l'identité n'avait pu être établie.

Rien ne pouvait autoriser à certifier que ce fût la « Belle Lisette » et d'autre part, il était démontré que l'enseigne du « Triton », ne connaissait nullement l'étrange voyageur descendu à l'« Hôtel du Dauphin ».

A la suite de l'enquête qui avait duré de longs mois, Maxime d'Erlon, renvoyé devant un Conseil de guerre, fut acquitté; un blâme sévère lui étant cependant infligé par ses juges, pour avoir fréquenté la fumerie tenue par la « Belle Lisette », qu'on avait tout lieu de soupçonner être la complice d'espions étrangers.

Les conséquences de cet acquittement devaient être funestes à l'enseigne d'Erlon qui fut invité à démissionner.

Réduit aux pires expédients, vivant du jeu aux courses et dans les tripots principalement, l'existence qu'il menait ne pouvait pas longtemps durer, sans lui causer les pires déboires.

Graduellement et en très peu temps, il avait descendu tous les degrés de l'échelle sociale...

Il ne se sentait même plus le courage d'en finir avec cette vie abjecte et cherchait encore le salut dans quelque mauvais coup à tenter...

Ce fut à ce moment qu'il se souvint des dernières reliques d'amour du camarade disparu, de ces lettres de Jane Hébrard à Daniel Serval et que celui-ci, en mourant l'avait prié de remettre à sa fiancée...

Son premier soin devait être de retrouver l'ingénieur Hébrard et sa fille, la fiancée de Serval.

Plus de dix-huit mois s'étaient écoulés maintenant, depuis la mort de son camarade... La jeune fille, devant son beau rêve évanoui, était-elle demeurée le coeur brisé ? Ou bien effaçant jusqu'au souvenir du disparu, avait-elle cherché d'autres consolations ?

Qui sait ? Le chagrin lui-même s'oublie... Elle était jeune... Et après tout, on ne vit pas toujours avec les morts !...

— Allons ! songea-t-il en souriant... Si tu sais agir avec adresse, c'est bien le diable si tu n'arrives pas à te sortir d'affaire, mon garçon !... La fortune sourit aux audacieux !...

CHAPITRE V

La brusque nouvelle de l'accident survenu à bord du « Triton » et où Daniel Serval avait trouvé la mort, était tombée comme un coup de foudre à la « Villa des Roses ».

François Hébrard en avait été, naturellement, très profondément affecté, car il aimait beaucoup son neveu. Mais le coup qui le frappait ainsi n'était rien en comparaison de la douleur qu'avait ressentie sa fille Jane. D'autant qu'ayant toujours tenu secrète l'idylle ébauchée entre elle et son cousin, la jeune fille ne pouvait confier à son père la véritable cause de son immense chagrin.

Obligée de renfermer ses sentiments en elle-même, Jane avait doublement souffert et, minée par sa peine, elle était devenue très sérieusement malade.

Des soins diligents, fort heureusement, ne lui avaient pas manqué et sa robuste santé aidant aussi, elle s'était lentement remise de son mal, qui n'avait pas duré moins de trois longs mois.

Une amie de pension, un peu plus âgée qu'elle — Léone Larive — était accourue auprès de Jane, au début de sa convalescence, s'offrant à la distraire, pour éviter de la laisser gagner par cette profonde mélancolie qui semblait avoir mis l'emprise sur elle.

Les médecins avaient vivement recommandé à l'ingénieur d'accepter cette offre généreuse, et les deux jeunes filles faisaient ainsi des promenades de plus en plus longues dans les allées les plus pittoresques du Bois.

Jane se plaisait dans cette solitude qui se prêtait si bien à l'évocation souriante du passé.

Léone avait-elle deviné le secret caché au coeur de sa compagne ? Ce sont là intuitions qui ne viennent qu'aux femmes et dont il est difficile de s'assurer. Toutefois, elle respectait le silence que Jane se plaisait souvent à garder, et ne le rompait qu'en la voyant devenir réellement par trop rêveuse.

Elle s'efforçait alors de changer le cours de ses pensées, en amenant la conversation sur de riants sujets qui faisaient diversion.

Durant ces promenades au Bois, les deux jeunes filles rencontraient assez fréquemment sur leur route, un homme qui n'avait certes point encore atteint la quarantaine, toujours très élégamment vêtu, bien que sans recherche affectée, un mystérieux promeneur solitaire qui n'avait pas manqué de les intriguer.

Grand, bien découplé, le visage tout rasé, l'inconnu portait en ses traits la marque d'une volonté bien déterminée, mais d'une excessive bonté également, le tout en frappant contraste avec son allure d'athlète.

Un étranger, à coup sûr, avaient-elles toutes deux songé, en se communiquant leurs impressions.

Dès les premières rencontres, ses yeux s'étaient fixés sur Jane Hébrard sans pouvoir s'en détacher, et la chose, dans la suite, s'était sans cesse renouvelée.

Intriguées d'abord, une curiosité bien féminine les avait poussées à savoir qui était ce solitaire qui ne s'arrêtait pas de dévisager Jane, chaque fois qu'il croisait les deux dames, sans que son regard se portât jamais sur Léone Larive.

Il est bien rare que les femmes ne parviennent pas, d'une façon ou d'une autre, à satisfaire leur curiosité en éveil.

Jane et Léone arrivèrent donc à savoir que le bel inconnu — car il était fort beau garçon — était un fort riche Américain, M. William Parker, venu s'installer en France, et vivant d'une existence bien paisible, sans qu'on lui connût aucune occupation.

Il occupait au Parc des Princes, une coquette villa dont il s'était rendu acquéreur et où il avait réuni de merveilleuses collections d'art ancien.

Son personnel se réduisait à trois domestiques, un chauffeur et un jardinier pour qui il était le bon maître rêvé, ni hautain, ni exigeant, mais aimant être bien servi.

Les deux jeunes filles, heureuses d'avoir en partie déchiré le voile du mystère, s'amusaient fort des allures silencieuses et solitaires de celui que Léone avait surnommé le « Beau Ténébreux » et Jane « l'Homme des Bois », et toutes rieuses n'avaient pas manqué de parler de lui à l'ingénieur.

Ce manège durait depuis près d'un mois déjà, quand un soir, comme Jane et Léone venaient de se mettre à table avec Hébrard, ce dernier visiblement embarrassé s'écria soudain, avec une certaine hésitation :

— J'ai reçu aujourd'hui, en votre absence, une bien étrange visite...

Et comme les deux amies, invitées à deveiner de qui il s'agissait, prenaient plaisir à ce jeu, sans arriver à rien découvrir, l'ingénieur se prit à sourire, en déclarant :

— Allons, il vaut mieux donner votre langue au chat... Et puis je ne veux pas vous faire languir... Mon visiteur n'est autre que...

Il s'arrêta pour mieux juger de l'effet et, tout de go, annonça :

— M. William Parker !...

L'étonnement des deux jeunes filles fut alors porté à son comble.

M. William Parker... le « Beau Ténébreux », le mystérieux « Homme des Bois »? Ç'en était une surprise !... Et qu'était-il venu faire à la « Villa des Roses » ?

— Ah ! reprit Hébrard, plus embarrassé que jamais. Cela, je vous le donnerais en mille, que vous ne sauriez le deviner...

Le regard de l'ingénieur s'était brusquement porté sur sa fille et, sans ambages cette fois encore, il murmura :

— M. Parker est venu, Jane, te demander en mariage...

— Moi ? fit la jeune fille abasourdie, tandis que Léone s'arrêtait soudaine de manger.

— Ah ! par exemple ! eût-elle à peine le temps dire, avant d'être prise d'un fou rire qui gagnait bientôt Jane, elle aussi.

Mais très grave, l'ingénieur mit fin à leurs éclats, en reprenant :

— Ne riez pas, petites. C'est tout ce qu'il y a de sérieux.

« J'avoue que j'avais cru tout d'abord à une de ces mauvaises plaisanteries à froid, empreintes de cet humour tout spécial aux Anglo-Saxons, et je m'apprêtais déjà à éconduire mon visiteur de la belle façon, quand tranquillement, il s'est installé plus confortablement au fond du fauteuil que je lui avais désigné à son entrée et commença avec un flegme imperturbable :

« — Ma démarche vous surprend, je m'en doute bien, mais je vous prie, M. Hébrard, de m'accorder toute votre attention et vous vous rendrez compte que je suis parfaitement sincère.

« Voici. Depuis quelque temps déjà, j'ai le très grand plaisir de rencontrer au Bois votre fille qui s'y promène en compagnie d'une amie, et je dois vous confesser l'indéfinissable sentiment de profonde affection qu'elle a fait naître en moi.

En rapportant les paroles de l'Américain, François Hébrard semblait revivre encore ces moments de troublante stupéfaction.

— Je vous laisse à penser, fit-il enfin, si les bras m'en tombaient !... Un Américain, millionnaire pour le moins, et que je ne connaissais ni d'Eve ni d'Adam, venir me demander la main de ma fille !... Il y avait là de quoi estomaquer un modeste père de famille comme moi...

« Il attendit un instant pour juger de l'effet de ses paroles et repartit de plus belle, en conservant son beau flegme :

— J'ai une très grande fortune, et je tire en outre tous les ans de gros revenus de mines d'argent que je possède aux Etats-Unis.

« J'ai trente-six ans et suis seul au monde.

« Je suis venu me fixer en France, parce que j'aime votre pays que je ne quitterai plus jamais.

« Enfin, je ne suis pas le premier venu au point de vue intellectuel, ayant fait toutes mes études à l'Université de Harvard.

« Vous êtes maintenant au courant de mon passé, M. Hébrard, de mon présent et de mes intentions pour l'avenir. A vous de juger si vous voulez bien de moi pour gendre, ce qui me rendrait, je puis vous le certifier, le plus heureux des hommes.

— Et que lui as-tu répondu ? interrogea la fille de l'ingénieur, fort perplexe.

— Oh ! simplement ceci :

« — M. Parker, je suis très honoré de la demande que vous venez de me faire. Et comme vous avez été franc avec moi, je vais l'être également avec vous. Vous êtes fort riche et moi, je ne pourrai donner qu'une modeste dot à ma fille...

« — Elle n'a besoin de rien, interrompit-il. J'ai tout ce qu'il faut pour la rendre heureuse...

« — En outre, répliqua-t-il, j'ignore si vous plaisez ou convenez à ma Jane, majeure depuis peu et par conséquent absolument libre de ses actes. Vous comprendrez donc qu'il m'est impossible de vous donner une réponse quelconque, avant de l'avoir consultée.

« — C'est très juste, reconnut-il, et je m'attendais à cette réponse de votre part. Aussi rien ne presse. Prenez tout votre temps pour communiquer ma demande à Mlle Jane. J'attendrai sa décision. Si elle est négative, il est inutile pour nous de lier connaissance. Si elle est favorable, veuillez me le faire savoir au plus tôt et je commencerai aussitôt ma cour, avec votre autorisation.

« Maintenant, monsieur Hébrard, permettez-moi de me retirer, car, je ne veux pas abuser plus longtemps de vos précieux instants.

— Quel original ! s'écria Léone Larive, dès que l'ingénieur eût achevé de parler. Ah ! on a bien raison de dire que les Américains sont tous des excentriques !... Qu'en penses-tu, Jane ?

Mais celle qui avait été la fiancée de Daniel Serval demeura silencieuse, se contentant de tenir ses yeux baissés, l'esprit perdu dans une lointaine rêverie...

CHAPITRE VI

L'ETRANGE impression produite sur sa fille par la curieuse révélation qu'il lui avait faite sur l'objet de la visite de Parker, n'avait point échappé à François Hébrard.

Aussi insista-t-il vivement auprès de Léone pour qu'elle évitât, dans la conversation, de revenir sur ce sujet délicat que lui-même n'aborderait pas non plus, de quelque temps du moins, car il se réservait d'y faire simplement allusion dans la suite.

Ce fut d'elle-même cependant que Jane allait en parler à son père, au grand étonnement de ce dernier.

Il la vit, un matin, pénétrer dans la pièce qui lui servait de cabinet de travail et, assise à une table qui les séparait, elle lui dit à brûle-pourpoint et d'un ton bien décidé :

— Père, j'ai tenu à te voir au sujet de la demande que t'a adressée M. Parker.

— Bien, mon enfant, répliqua l'ingénieur, un peu surpris de cette entrée en matière.

Alors, brusquant les choses, elle déclara :

— J'accepte l'offre qu'il t'a faite, de faire de moi sa femme.

Hébrard eut un soubresaut et les yeux grands ouverts sur sa fille, balbutia :

— Tu... quoi ?

Jane répéta très nettement ce qu'elle venait de dire, et s'attira ainsi cette question :

— As-tu bien réfléchi avant de prendre une décision, petite ?

— Oui, Père...

— Voyons, voyons... tu ne le connais même pas cet Américain ! Tu n'as fait que le rencontrer, et bien par hasard encore. Aussi ne peux-tu déjà l'aimer...

— Je ne l'aime nullement.

— Et tu veux l'épouser ? Jane, mon enfant, je ne donnerai jamais mon consentement à une union que j'appréhenderais de voir devenir malheureuse.

— Pourquoi le serait-elle ?

— Puisque tu n'aimes pas ce Parker...

— Il y a des mariages de raison.

— Je sais... Alors ce serait pour sa fortune que tu épouserais ce garçon ?

Il eut une moue significative et ajouta :

— Moi, qui ne te croyais pas intéressée !

— Pour moi ? Certes non.

— Pour qui donc, alors ? interrogea sévèrement l'ingénieur.

— Ecoute-moi, Père et tu jugeras si j'ai raison, en agissant comme je le fais.

— Voyons.

— A l'heure actuelle, l'établissement de ta fille et son bonheur futur dans la vie est ton unique souci, je le crois du moins.

— C'est vrai.

— Tu as lutté et malgré tout, nous sommes toujours dans une situation de fortune relativement modeste, qui ne me permet pas d'aspirer à faire un beau mariage.

L'ingénieur détournant son regard, baissa la tête et murmura d'une voix sourde :

— Tu as raison... Comme tant d'autres inventeurs, je n'ai pas eu de chance... Mais il n'y a pas eu de ma faute.

Faiblement, il s'excusait presque. Jane pourtant, sans paraître y prêter attention, reprenait :

— Une occasion unique s'offre à moi d'assurer à jamais la tranquillité de tes vieux jours, sans oublier non plus mon parfait bien-être et je la laisserais échapper ? Ce serait pure folie de ma part...

Hébrard, toutefois, en revenait toujours à son argument capital :

— Mais enfin, puisque tu n'aimes pas M. Parker !...

Très nettement Jane s'expliqua, en levant ses beaux yeux sur lui, le regardant bien en face :

— Jamais je n'aimerais personne dans la vie...

En ce moment sa pensée se reportait sur son fiancé disparu, Daniel, victime de l'accident du « Triton ».

Hébrard qui ignorait tout de son idylle passée, se méprit sur le véritable sens de ses paroles.

— Allons donc ! gronda-t-il avec un haussement des épaules. Est-ce qu'une jeune fille de ton âge doit dire de pareils enfantillages !... Qui te dit que tu ne rencontreras pas un jour l'homme capable de savoir parler à ton coeur ?

Jane demeura un instant silencieuse. Un dernier combat se livrait en elle, lutte intime dont elle devait sortir victorieuse.

— Enfin, s'écria-t-elle avec décision, ma résolution est bien prise et elle est irrévocable : j'épouserai M. Parker !

L'ingénieur réfléchit longuement, puis répartit :

— Il y a une chose encore que je dois te dire... Parker m'a demandé, au cours de notre entretien si... jamais... tu avais déjà éprouvé... un sentiment d'affection... pour quelqu'un... Enfin tu me comprends...

— Et que lui as-tu répondu ?

— Que ton coeur était parfaitement libre de ce côté-là.

— Tu as eu raison, Père, approuva-t-elle aussitôt.

« M. Parker n'a aucune crainte à avoir... Il n'est pas âme qui vive dont le souvenir me tiendrait au coeur.

— Comme tu me dis cela, petite ! s'étonna un peu l'ingénieur. On dirait que tu as une arrière-pensée... Ah ! si je savais cela, je te refuserais mon consentement...

— Je suis majeure, répliqua-t-elle avec une fermeté que son père ne lui connaissait point encore. Ne l'as-tu pas dis toi-même à M. Parker ?

Hébrard se leva, s'approcha de sa fille, et la saisissant dans ses bras, il l'étreignit contre sa poitrine. Puis déposant un baiser sur son front, il balbutia :

— Jane, mon enfant... Ce que tu fais-là est peut-être le sacrifice de toute ton existence... Réfléchis bien...

— C'est tout réfléchi, Père... S'il y a réellement sacrifice, je le fais de grand coeur... pour nous deux... :

« J'aurais la richesse... Toi du moins, tu auras le bonheur... N'est-ce point là partager la poire en deux ?

L'ingénieur ne répondit rien.

Il laissa Jane se dégager de son étreinte et s'affaissant ensuite sur son siège, il se cacha le visage dans les deux mains.

Sa poitrine se soulevait en longs sanglots tandis que d'une voix faible il murmurait :

— Dire que j'aurai travaillé toute ma vie, pour arriver à quoi ? A être un pauvre inventeur tirant toujours le diable par la queue, perdu dans ses rêves chimériques qui ne lui rapportent jamais que des bénéfices imaginaires... Un raté, quoi... comme tant d'autres !...

Jane, en l'entendant parler ainsi, se sentit prise d'une grande pitié pour son malheureux père, se dévouant pour leur bien-être sans parvenir à un résultat quelconque.

De plus en plus, elle était convaincue que le sacrifice qu'elle s'imposait était nécessaire...

D'ailleurs, pensait-elle en cherchant à se raisonner, y avait-il vraiment un tel sacrifice de sa part, puisque l'homme qu'elle avait aimé n'était plus et qu'elle savait ne jamais pouvoir chérir un autre que lui, s'abandonnant au pieux et doux souvenir du passé ?

Doucement Jane s'approcha d'Hébrard, s'agenouilla devant lui et, attirant à elle les deux mains qu'il tenait encore à son visage, elle les caressa de sa tête mignonne et dit bien bas :

— Allons, père, il ne faut pas te lamenter ainsi, ni parler de la sorte... Pourquoi ?... Puisque je vais être riche, riche... oui, très riche... Combien de jeunes filles ont fait pareil beau rêve et ont ensuite vécu heureuses... oui, bien heureuses d'avoir trouvé

une fortune inespérée... Il me faudra imiter leur exemple et croire à mon bonheur, moi aussi !...

CHAPITRE VII

William Parker avait beau être doué d'un flegme imperturbable, la lettre qu'il reçut ce matin-là du père de Jane, et où l'ingénieur le priait à venir le voir, lui mit au coeur une émotion peu banale.

Ses traits s'éclairèrent même d'un rayon de joie, comme il relisait une fois encore ces lignes où il semblait deviner un espoir de bonheur.

Et tout de suite, il eut la vision de cette délicieuse Jane Hébrard, dont la rencontre inopinée avait apporté un si brusque changement dans toute son existence.

Et maintenant, on l'invitait à venir à la « Villa des Roses » ?

Ce devait être, sans nul doute, que la réponse de M. Hébrard et celle de sa jeune fille, devaient être favorables à sa demande en mariage.

— Monsieur Parker, fit l'ingénieur, dès que l'Américain fut introduit au salon, j'ai consulté ma fille au sujet de votre demande qui nous honore, elle et moi...

« Jane vous avait, elle aussi, remarqué lors de ses promenades au bois, en compagnie de Mlle Larive... Elle savait également qui vous étiez... Mais jamais elle n'eût espéré qu'avec votre immense fortune, vous pourriez songer à elle... :

— Alors elle consent ? interrogea anxieusement Parker...

— A vous accepter pour époux ? Ecoutez, mon cher ami, je crois que le langage des amoureux n'a pas besoin de maître... Jane va être ici dans un moment, je vous présenterai « officiellement » l'un à l'autre, à vous de savoir la décider, en usant envers elle de tendres paroles...

« Pour ma part, je ne puis que pleinement vous autoriser à faire votre cour.

Quelques instants après, les deux jeunes gens dûment présentés, l'ingénieur se retira discrètement dans son cabinet, voisin du salon, prétextant un travail pressant à terminer.

Parker qui avait apporté un superbe bouquet de lilas blancs, l'offrit à la jeune fille qui, les yeux baissés, ne put s'empêcher de rougir, à cette délicate attention de l'Américain.

— Mademoiselle, commença-t-il, sans que son accent étranger fût très prononcé, la nouvelle que vient de me donner M. votre père, a mis le comble à mes espérances les plus chères et vous voudrez bien en souvenir de ce jour, tout de bonheur pour moi, accepter ces quelques fleurs...

— Monsieur Parker, répliqua Jane encore toute émue, je ne sais vraiment comment vous remercier...

— Vous aimez les fleurs, n'est-ce pas ? Vous ne seriez pas femme, d'abord, si vous ne les aimiez pas...

— Mais laissez-moi vous dire, continuat-elle sans paraître s'apercevoir du galant propos, que jamais je n'aurais pensé que vous auriez pu arrêter vos regards sur moi, une pauvre fille sans fortune...

— J'en ai pour nous deux, répondit son interlocuteur simplement et sans ostentation...

— Je veux bien... Mais peut-être... dans votre monde, auriez-vous pu trouver mieux que moi...

— Mon monde ?...

— Oui... enfin, je ne sais pas... parmi les personnes que vous fréquentez dans les salons...

— Je ne vois personne... Je suis seul au monde et les milieux que je fréquente sont ceux uniquement où « il faut » que William Parker soit vu, en raison même de sa fortune... Les salons n'ont jamais eu d'attraits pour moi, mais je me ferai un plaisir d'aller dans ce qu'on est convenu d'appeler « le monde », le jour où je pourrai y conduire Mme William Parker, appuyée à mon bras...

« Je suis venu, ce soir, pour savoir votre réponse. Voulez-vous consentir à être Mme Parker, comme je vous en prie ?

Jane eut un instant d'hésitation, puis pour toute réponse elle mit sa main dans celle que lui tendait William.

Il y eut un silence que l'Américain n'osait rompre. Jane enfin, dégageant doucement ses doigts, choisit au milieu de son bouquet quelques tiges de lilas qu'elle disposa délicatement dans un grand vase.

Et comme il l'aidait gauchement, du mieux qu'il pouvait, elle le questionna presqu'à brûle-pourpoint :

— Etes-vous bien sûr de m'aimer, monsieur Parker ?

— Pourquoi dire : Monsieur ? Pourquoi : Parker ? Mon nom, William, est-il donc si difficile à prononcer ?

—Etes-vous bien sûr de m'aimer... William ? répéta-t-elle alors, sans relever ce qu'il venait de dire.

— Mademoiselle Hébrard, je ne voudrais pas...

Ce fut à son tour de le reprendre :

— Pourquoi : mademoiselle ?... Pourquoi: Hébrard ? Jane est-il donc si difficile à dire ?

Et Parker aussi, rectifia :

— Jane, je ne voudrais pas que vous puissiez croire un seul instant que je vous eusse demandée en mariage si je n'avais pas éprouvé pour vous la plus profonde et la plus sincère des affectoins. Nous autres, Anglo-Saxons, nous pouvons être froids, d'apparence du moins, mais quand l'amour s'est emparé de notre coeur autant que de notre cerveau, il nous tient bien enserré dans ses griffes roses.

« Du premier jour où je vous ai aperçue, Jane, je vous ai aimée...

« Peut-être n'éprouvez-vous pas encore pour moi, un sentiment aussi puissant que le mien, mais je m'efforcerai par tous moyens en mon pouvoir, de gagner votre coeur...

— Et si vous n'y réussissiez pas ?

— C'est que j'aurai été un maladroit.

— Ces lilas embaument, murmura la jeune fille, en cherchant à détourner la conversation...

Longtemps encore, William Parker parla des projets qu'il avait formés pour l'avenir, en lui disant qu'il ne négligerait rien pour assurer son propre bonheur, à elle, ainsi que celui de son père.

Mariés, ils feraient leur voyage de noce là où Jane le désirerait. Il la laissait libre de fixer son choix.

Puis, au retour, on s'installerait dans la maison que Parker possédait au Parc des Princes et qui aurait été tout exprès aménagée durant leur absence.

François Hébrard, de cette façon, ne quitterait pas sa chère « Villa des Roses », et se trouverait dans le tout proche voisinage du jeune couple.

Et tout en prêtant l'oreille aux paroles de l'Américain, Jane se laissait gagner au charme enveloppant tous ces beaux rêves, qu'elle avait peut-être déjà faits, mais n'aurait jamais cru devoir se réaliser un jour...

Ils en étaient là de leur tendre entretien, quand Hébrard vint les rejoindre au salon, en les prévenant d'une toux qu'il jugeait fort opportune.

En pénétrant dans la pièce, il eut un large sourire... Il avait compris que les préliminaires, au cours de cette intime causerie des deux jeunes gens, avaient fait de grands pas et qu'ils devaient s'entendre à merveille.

Ses bons yeux de vieillard se voilaient légèrement aussi, car il savait que, de ce jour, les deux jeunes gens pouvaient se considérer comme fiancés.

— Parker, fit alors l'ingénieur en frappant familièrement son futur gendre à l'épaule, pour fêter l'heureux événement que je devine, à vous voir tous deux, nous vous retenons à dîner... Oh ! pas d'excuses... Allons, c'est entendu... Vous restez !

L'Américain consulta Jane du regard, et celle-ci lui dit simplement, avec un gracieux sourire :

— Mais oui... restez, William !... C'est moi qui vous en prie...

CHAPITRE VIII

Le mariage avait été célébré avec tout l'éclat qu'exigeait la riche situation de William Parker et malgré que Jane eût préféré plus de simplicité.

Le jeune couple avait fait son voyage de noce en Italie et était venu s'installer dans la maison du Parc des Princes, complètement transformée durant leur absence et où tout était luxueusement aménagé.

Dans les premiers temps, Jane se soumit docilement aux exigences mondaines, obligations inévitables, du rang qu'elle était appelée à tenir dans l'avenir. Puis elle s'en fatigua, laissant entendre à son mari que, le soir venu, elle se plairait plus dans l'intimité de son coin de feu qu'à sortir.

Parker semblait préparé à ces préférences de sa femme et peut-être même partageait-il sa manière de voir, mais il lui était vraiment impossible de se confiner entièrement dans cet éloignement d'un monde qui eût pu trouver à jaser.

Un soir, William vint rejoindre sa femme dans son boudoir.

Comme d'habitude, en smoking, une fleur à sa boutonnière, il trouva Jane, assise dans une merveilleuse bergère Louis XVI, et plongée dans la lecture d'un roman.

Elle leva à peine les yeux, à son approche.

Doucement, il posa la main au dossier du fauteuil, et murmura :

— Jane, vous ignorez sans doute que c'est ce soir la première de « Coeur brisé », au Vaudeville...

— C'est vrai. Le théâtre m'intéresse si peu, mon ami...

— Aussi ne vous ai-je même pas demandé de m'y accompagner... Je cherche en vain à vous distraire...

— Mais, mon bon William, pourquoi vous donner tout ce mal ? Si vous saviez combien je me sens heureuse de la douce in-

timité de mon intérieur... Ce serait si bon de rester là, à deux...

— Voulez-vous que je reste ce soir, pour vous tenir compagnie ?

— Non, non, mon ami. Je n'ignore pas que la vie que nous menons a ses exigences, qu'il faut qu'on nous rencontre partout... Je vous en prie, ne manquez pas d'assister à cette première...

— Ma chérie, je vous assure que je me vois presque forcé d'y aller... On « doit » m'y avoir vu... Mon absence serait peut-être mal interprétée... Richesse, comme noblesse, oblige !...

— Vous avez raison... Mais, Wliliam, ne vous préoccupez pas de moi... Je suis si bien ici, auprès du feu... Il fait froid dehors... J'ai un peu de migraine... Et puis ce roman est tellement intéressant...

Parker prit sa petite main et y déposa un baiser, puis fixant son monocle à l'oeil, il dit en se retirant :

—Ne vous ennuyez pas trop, Jeannette... Je serai de retour de bonne heure, sans avoir attendu la fin de « Coeur brisé »...

— Je vous en prie, mon ami... Ne vous gênez nullement pour moi... Vous me retrouverez ici, à cette même place, quand vous rentrerez...

Le millionnaire avant de prendre congé d'elle lui fit une dernière caresse, pleine d'infinie tendresse, puis s'éloigna et quelques instants après, le ronflement d'un moteur dans l'avenue annonçait que la limousine de William Parker, emmenait ce dernier passer sa soirée au théâtre.

L'intéressant roman dont la lecture avait su captiver Jane jusque-là, glissa de ses genoux à terre, où il se referma sur la page qu'elle lisait.

— « Coeur brisé » ! songea-t-elle. Il va à la première de « Coeur brisé » !... Quelle cruelle ironie !...

Et elle eut un mouvement de révolte.

— Tous les soirs de même ! s'écria-t-elle. Le théâtre ou le cercle !... Le cercle ou le théâtre !... Ah ! cette misérable existence des forçats de la richesse !... Et penser qu'il y a des gens pour m'envier !...

Soudain ce mouvement de colère se dissipa et elle se reprit à songer :

— Pauvre garçon !... Il m'aime bien pourtant... Ah ! si cette existence doit longtemps continuer, j'en deviendrai folle !... Pourquoi toute cette vie en dehors ? S'il voulait seulement rester un peu plus auprès de moi... Je crois que je finirais par avoir de l'affection pour lui... Qui sait ? De l'amour peut-être même...

Et lentement, elle se livra à un sérieux examen de conscience, et en arriva à conclure que la grande coupable, c'était elle...

William était la bonté même, il ne lui refusait rien et allait même au devant de ses moindres désirs.

François Hébrard se trouvait maintenant, en outre, grâce au mariage de sa fille, dans une situation tout autre de celle qu'il aurait jamais pu espérer avoir.

Pourquoi donc alors Jane montrait-elle à son mari cette continuelle froideur qui finirait inévitablement par le détacher complètement d'elle ?

Pourquoi ? L'autre n'était plus là aujourd'hui, ce Daniel Serval qu'elle avait tant aimé... Ne valait-il pas mieux tout oublier du passé et se faire à une existence nouvelle qui pouvait encore la rendre heureuse, si elle savait retenir son mari près d'elle ?

Et, de suite, son parti fut pris. Elle décida de changer du tout au tout sa manière d'être.

Il eût voulu qu'elle fût mondaine ? Elle le serait... qu'elle l'accompagnât partout où il allait ? Elle irait.

Allons, c'était dit... Plus de froideur, plus de sotte résignation.

Mme Parker allait s'efforcer de reconquérir son mari !...

Une fois sa résolution bien prise, d'amener un complet changement dans son existence, Jane se sentit comme réconfortée. Il lui semblait qu'un poids énorme lui eût été soudain enlevé.

Et ce fut à cet instant, que discrètement on frappa à la porte du boudoir.

— Entrez, fit-elle aussitôt.

C'était le valet de chambre qui s'avançait respectueusement vers sa maîtresse; quelqu'un venait de se présenter, demandant instamment à la voir.

La surprise de Jane fut à son comble.

Un visiteur à une heure aussi tardive ? Mais elle n'attendait personne.

— Quelqu'un demande à me parler ? Ce n'est vraiment pas une heure pour venir chez les gens. Et qui est-ce, Alexandre ?

— Je ne sais pas, madame. C'est une personne que je n'ai jamais encore vue ici. Un homme qui m'a dit que son nom était inconnu de madame. Il a encore ajouté qu'il ne désirait entretenir madame que quelques instants seulement, mais que ce qu'il avait à dire était de toute urgence.

CHAPITRE IX

Alexandre s'effaçant devant l'inconnu qui se présentait aussi tard, l'introduisit dans un salon attenant au boudoir de Jane et où celle-ci vint aussitôt le rejoindre.

— Comment vous appelez-vous, demanda Mme Parker, en voyant qu'il ne se décidait pas à dévoiler l'objet de sa visite. Et qui êtes-vous ?

L'homme était à peu près rasé de près, mais ses cheveux d'un roux ardent et ses yeux d'un bleu d'acier donnaient à l'ensemble de ses traits une expression d'autant plus répulsive que le visage sillonné de rides et l'affreux rictus de ses lèvres accusaient une vieillesse venue avant l'âge, due à des excès de toute sorte et révélaient une caractéristique méchanceté sournoise.

— Peu importe mon nom, répartit-il d'une voix qui parut à Jane presque aussi désagréable que tout l'aspect de sa personne.

« Qui je suis ? vous le voyez, continua-t-il en désignant de la main ses vêtements qui s'élimaient : un homme à bout de ressources.

« Vous êtes, vous Mme Parker, la femme d'un millionnaire et je me permets de venir vous demander...

— Un secours ? interrompit froidement la jeune femme. Je m'y attendais un peu, je vous avouerai.

— Fi ! le vilain mot ! Mais je remarque que vous ne me priez même pas de prendre un siège... Cela n'a aucune importance, d'ailleurs... Croyez bien, madame, que je ne vous importunerai pas longtemps de ma personne... Uniquement le temps nécessaire pour vous parler affaires...

— Parler affaires ?... A moi ? s'exclama Mme Parker, stupéfaite, et commençant

réellement à croire qu'elle était en présence d'un dément.

— Si je ne me trompe, madame, répliqua l'inconnu, vous n'êtes la femme du multimillionnaire américain William Parker que depuis quelques mois seulement...

— En effet, monsieur. Mais où voulez-vous en venir ?

— Auparavant, continua imperturbablement son interlocuteur, vous étiez une demoiselle Hébrard, dont le père, un ingénieur, avait fortement aventuré sa modeste fortune dans la poursuite de certaines inventions qui n'ont guère eu de succès...

— Monsieur ! se récria Jane indignée.

— Je ne fais, madame, que vous rappeler la stricte vérité.

— Et quand cela serait ! répartit-elle, sans chercher à réprimer un vif mouvement d'impatience.

« Mon présent et mon passé ne vous regardent en rien, que je sache !

— Détrompez-vous, Madame Parker. C'est là une grave erreur de votre part ! Ce sont justement là des choses qui m'intéressent au plus haut point et si je vous les remets en mémoire, c'est qu'elles offrent pour vous aussi le plus vif intérêt...

— Mais enfin, monsieur, que signifie ?...

Sans se laisser déconcerter, l'inconnu reprit :

— Vous avez été, en partie, élevée avec votre cousin Daniel Serval...

La jeune femme eut un léger frisson.

Pourquoi cet homme venait-il lui parler ainsi de Daniel ? Savait-il donc quelque chose ? Et quoi ?

Ce tressaillement involontaire de Jane n'avait point échappé à l'inconnu.

— Je le reconnais, fit-elle en retrouvant son sang-froid, et n'ai du reste pas à m'en cacher.

— Daniel Serval, enseigne de vaisseau, appelé à prendre part à des exercices de tir au canon à bord du cuirassé « Le Triton », fut victime d'un terrible accident où il trouva la mort avec quelques autres hommes sous ses ordres.

Jane sentit un sanglot lui monter à la gorge, mais sut faire un effort surhumain pour se contenir.

— Il y a de cela, continua l'inconnu, un peu moins de deux ans... Vous n'avez pas longtemps porté le deuil de celui qui n'était point que votre cousin, mais votre fiancé aussi, madame Parker !...

La jeune femme qui, dès le début de l'entretien s'était assise, se leva d'un bond et, rouge de colère, s'écria :

— Vous en avez menti ! L'enseigne de vaisseau Daniel Serval n'était pas mon fiancé !... Je n'ai pas un mot de plus à vous dire à ce sujet, que vous abordez avec une audace outrageante pour la mémoire d'un brave, mort au champ d'honneur !

Et s'approchant de la cheminée, Jane s'apprêtait déjà à presser du doigt sur un bouton électrique, quand son interlocuteur murmura :

— Appeler ses domestiques ! Voilà une chose que « la petite Janine de son grand Dan aimé » ne fera certainement pas.

Livide, elle se tourna vers l'inconnu, en laissant son bras tomber au long de son corps. Elle avait subitement renoncé au geste ébauché.

— Ah ! fit-il alors avec un mauvais sourire, vous vous demandez, chère madame, comment je connais ces doux noms d'une tendre moitié ?...

— Eh bien, je vais vous le dire.

« J'étais enseigne à bord du « Triton » en même temps que Serval, mon ancien camarade de l'Ecole Navale, du « Borda ».

« Après l'accident, il m'a fait appeler auprès de lui et sa dernière heure venue, me remit un paquet de lettres... celles que vous lui aviez adressées, madame Parker, alors qu'une idylle amoureuse s'ébauchait entre vous...

Jane, muette de terreur, l'écoutait parler, comme si elle ne comprenait pas, le fixant d'un oeil vague qui paraissait ne pas avoir...

— Cette correspondance, reprit l'inconnu, convaincu de tenir maintenant la jeune femme en son pouvoir, Daniel Serval m'avait prié de vous la remettre.

« Or des circonstances indépendantes de ma volonté m'en ont empêché, et pour des raisons qu'il me serait trop long de vous détailler, j'ai démissionné de la Marine... Des infortunes me sont arrivées dans la suite... Bref, réduit aujourd'hui à la plus noire misère...

Jane ne le laissa pas achever.

— Vous venez me proposer, l'interrompit-elle, de vous racheter mes lettres à Daniel Serval... C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Je vois que nous nous comprenons fort bien, madame, et j'espère qu'avant peu nous nous entendrons...

— Où sont-elles, ces lettres ?

L'homme porta la main à sa poitrine.



La vogue du cow-boy n'est pas sur le point de s'éteindre. Ce personnage typiquement américain qui fit tellement fortune dès l'apparition même du cinéma continue de compter d'innombrables adeptes partout dans le monde. MONTE HALE, que nous voyons ici tout souriant, peut vous dire que le "parlant" n'a pas du tout porté le coup de mort aux films du genre "far west" ou "western". Ils sont et demeurent un produit d'exportation.

— Là, répondit-il, dans la poche intérieure de mon vêtement. Comme je n'ignore pas que vous ne voudriez pour rien au monde voir cette correspondance tomber aux mains de M. Parker...

— En effet.

— J'ai cru devoir tout d'abord vous offrir de vous les remettre en mains propres et que vous sauriez reconnaître ce service comme il le mérite...

Mme Parker, avec un geste de dégoût, n'eut qu'un mot :

— Combien ?

— Vous êtes riche, madame, je suis dénué de toutes ressources... Disons vingt mille francs, une misère pour vous...

— Soit. Mais je n'ai pas l'argent ici et ne puis vous donner qu'un chèque sur une banque...

— Je n'y vois pas d'inconvénient. Mais un chèque tiré à votre nom et endossé par vous pour être payé au porteur...

— Bien.

La jeune femme qui, tout en cherchant à prévendre être de sang-froid, tremblait de tous ses membres, s'assit à un petit secrétaire de marquetterie, sortit d'un tiroir un carnet de chèques, en remplit une feuille, et s'écria :

— Mes lettres ?

L'homme tendit le petit paquet d'une main et s'empara du chèque de l'autre.

Il examina s'il était correctement rempli, et rassuré de ce côté, le plia soigneusement en quatre et le glissa dans un portefeuille crasseux.

— Maintenant, ajouta-t-elle, en se levant brusquement, sortez ou j'appelle mes gens...

— Eh quoi ! Même pas un mot de remerciement ?

— Sortez ! reprit Jane en montrant la porte d'un geste de la main.

L'homme courba l'échine et se retira à reculons, en adressant à sa victime son plus gracieux sourire, qui n'était qu'un horrible et grimaçant rictus...

Dès qu'elle eût entendu la porte d'entrée se refermer sur lui, Mme Parker tomba sur ses genoux.

L'émotion de cette soirée l'avait brisée.

Elle saisit le paquet de lettres et brusquement le jeta dans le foyer de la cheminée, sans chercher à relire un seul de ces doux billets d'amour...

Longtemps elle les regarda brûler, attisant le feu avec son tisonnier.

Dans sa folle terreur, il lui semblait voir des mots danser dans les flammes : « Mon Dan aimé... Ne t'oublierai jamais... Ta Janine... »

Et les mains aux tempes, devant ce passé d'amour qui flambait joyeusement dans l'âtre, elle évoquait la vision du disparu...

Sous ses yeux embués de larmes, les derniers feuillets achevaient de se consumer...

CHAPITRE X

Mme Parker s'était tenu parole et un changement subit s'était produit en elle, changement que son mari ne pouvait s'empêcher de remarquer, tout en se demandant quelle pouvait en être la cause.

Sa froideur coutumière avait disparu pour faire place à une caressante amitié dont William peu habitué à ces tendresses de la part de sa jeune femme, se montrait un peu surpris, sans vouloir le laisser paraître toutefois.

Elle ne se refusait plus à l'accompagner dès qu'il lui en témoignait le désir, et tout au contraire, cherchait à faire naître toutes les occasions de se divertir, tous plaisirs qui, jusque-là, n'avaient été que corvées pour elle.

Parker, enchanté de cette curieuse métamorphose, s'était bien gardé de lui laisser deviner qu'il s'en apercevait. Ses propres attentions, d'ailleurs, devenaient bien plus grandes aussi pour sa femme, dont il avait pensé ne jamais savoir gagner le coeur.

— Jane, lui fit-il un jour, que penseriez-vous d'un voyage à la Côte d'Azur ? La saison bat son plein là-bas, en ce moment, et sans nous presser, en parcourant la belle Provence que nous visiterions en détail, nous arriverions encore assez à temps pour assister aux fêtes du Carnaval, si célèbres à Nice.

La jeune femme battit des mains, heureuse de ce voyage qui ferait une bienfaisante diversion à l'horrible émotion qu'elle avait ressentie ce soir où un maître-chanteur dont elle ignorait jusqu'au nom, lui avait rendu contre argent ses chères lettres **d'amour.**

Tout s'était heureusement arrangé pour le mieux et elle comptait bien ne jamais revoir, très probablement du moins, le misérable que les vingt mille francs à elle soutirés, avaient mis à l'abri du besoin.

— Grand bien lui fasse ! songeait-elle, et qu'il aille se faire prendre ou pendre ailleurs !... Mais quelle arme terrible ce gredin-là avait entre les mains !... Il eût exigé cinquante mille francs que je les aurais volontiers donnés...

« Pauvre Dan ! Et quand je pense que c'est dans un pareil coquin, que tu avais placé ta confiance pleine et entière !... Oh ! non seulement contrevenir aux dernières volontés d'un mort, après s'être engagé à les exécuter, mais encore odieusement profiter d'un secret qui vous est confié pour en tirer de l'argent !... Quelle horreur !... Ah ! cet homme est le dernier des lâches !...

Le voyage des Parkers à la Riviera fut comme une seconde lune de miel.

Jane qui, de jour en jour, sentait naître en elle la plus profonde affection pour son mari, se rendait compte aussi qu'elle était arrivée au but qu'elle s'était proposé : conquérir le coeur de William.

Plusieurs semaines durant Jane avait été parfaitement heureuse de vivre simplement...

Un soir, après avoir fait un tour sur la Promenade des Anglais, le jeune couple s'était depuis quelques instants arrêté à la terrasse d'un grand café, quand soudain William dit à sa femme, en lui désignant un promeneur qui s'éloignait :

— Mais je ne me trompe pas... C'est bien Watkins, que j'aperçois là-bas... Ah ! par exemple !... Ma chère amie, figurez-vous que Watkins est un de mes anciens condiciples de l'Université de Harvard... Il y a des années que nous ne nous sommes rencontrés... Je l'avais complètement perdu de vue...

Et vivement il se leva, en ajoutant :

— Veuillez m'excuser de vous laisser seule un moment... Je cours le rejoindre et le ramène ici pour vous le présenter... Il vous plaira, j'en suis certain, car c'est un garçon charmant...

Il s'éloigna en toute hâte, car Watkins était déjà loin et se perdait au milieu de la foule.

Jane suivit son mari du regard...

Soudain, derrière elle, une voix se fit entendre, une voix qui lui était familière sans qu'elle se souvint où elle l'avait déjà perçue...

Elle ne put s'empêcher de tressaillir.

Oh ! le doute n'était pas possible ! C'était là la voix de l'homme aux lettres, du maître-chanteur inconnu qui l'avait tant terrifiée !...

Et dans le brouhaha des conversations engagées autour d'elle, Jane entendit murmurer cette phrase dont chacun des mots lui martelait le coeur :

« — Belle dame, pourquoi n'avoir pas soigneusement compté le nombre de vos billets doux, avant de les jeter au feu, comme vous avez dû certainement le faire ? »

D'un brusque mouvement Mme Parker s'était retournée, et voyait à la table, derrière elle, l'inconnu au visage rasé, aux cheveux roux, vêtu avec une recherche de mauvais goût.

Il plongeait sur elle son regard d'un froid d'acier, et sur ses lèvres errait toujours le même rictus sinistre que la jeune femme connaissait bien.

Tout bas encore, l'autre reprit, sans que personne, autre qu'elle pût l'entendre :

— Vous êtes descendue au « Royal-Hôtel » avec votre mari, je le sais par la liste des étrangers. Je me permettrai de vous y rendre visite, quand je vous saurai seule... si toutefois vous désirez que je vous remette la dernière lettre de Daniel Serval en ma possession... la plus intéressante de toutes, sans contredit...

Epouvantée, sans cependant vouloir laisser percer son angoisse, en un instant Jane se vit de nouveau la proie du misérable...

Il fallait à tout prix qu'elle le reçut, car autrement tout ce qu'elle avait fait jusque-là, allait s'effondrer comme un château de cartes...

— Soit ! fit-elle en parlant très bas également.

— Quand ?

— Ce soir. Après m'avoir reconduite à l'Hôtel, M. Parker doit se rendre au cercle. Je serai seule...

Il allait répondre, mais au même instant, William arrivait en disant :

— Je n'ai pas pu le rejoindre, mais je suis sûr de le retrouver demain ! Oh ! il faut absolument que je te présente Watkins... Mais qu'as-tu donc ?... On dirait que tu es souffrante !...

— Ce n'est rien, mon ami... Un peu de migraine seulement... Rentrons, Williams, tu veux bien ?

CHAPITRE XI

La migraine qui avait servi de prétexte à Jane pour rentrer à l'hôtel se montrait vraiment persistante.

C'est à peine si elle avait pu dîner, et sitôt le repas terminé, elle voulut prendre l'air à la terrasse, assurant que son malaise se dissiperait peut-être.

Il n'en fut rien toutefois, et de guerre lasse, elle déclara :

— Ma foi, je crois qu'une bonne nuit de repos me remettra.

William offrit de rester auprès d'elle mais tout de suite, elle répartit avec un sourire résigné :

— Vous ne pourriez rien y faire, mon ami. J'aime mieux être seule. Mais je vous en prie, que cela ne vous empêche en rien de disposer de votre soirée.

« Allez au cercle... Peut-être rencontrerez-vous votre ami Watkins.

Cette dernière possibilité sembla décider Parker qui, après avoir reconduit sa femme à ses appartements, l'embrassa plus tendrement encore que de coutume, en lui disant :

— Alors, c'est convenu, n'est-ce pas ? Vous allez vous coucher sans m'attendre... Je vais faire un tour d'une heure au cercle, le temps de faire un bridge et je reviens. Une heure au plus, pas davantage...

— Bien, mon ami, répliqua Jane en s'efforçant de cacher le trouble qui la dévorait. Mais prenez tout le temps qui vous est nécessaire... Je dormirai certainement quand vous rentrerez, car je tombe de sommeil...

Parker tourna quelques instants encore dans le salon, comme s'il avait quelque chose qu'il hésitait à dire, puis partit enfin sur un dernier :

— Au revoir, Jane aimée. A tout à l'heure !

Avec une impatience fébrile, la jeune femme attendait maintenant l'arrivée du misérable maître-chanteur.

Il ne fut pas long à venir.

Un des valets du « Royal-Hôtel », frappant à la porte du salon, vint la prévenir qu'un visiteur désirait lui parler.

— Ah ! oui, je sais, fit-elle sans paraître y attacher aucune importance. Faites entrer, je vous prie...

L'homme aux cheveux roux, l'inconnu du Parc des Princes, pénétrait bientôt dans la pièce, l'échine courbée, et affectant une obséquieuse politesse.

— Vous ! Encore vous ! s'écria Mme Parker avec dégoût. Je me croyais cependant débarrassée à jamais de votre personne...

Il eut un sourire narquois, en répondant :

— Décidément, madame, vous ne semblez jamais heureuse de me voir, et le montrez un peu trop... C'est fâcheux, et je le regrette, mais j'ai ma revanche à prendre...

— Votre revanche ? interrompit la jeune femme surprise.

— Sans doute, pour la façon toute cavalière dont vous m'avez chassé de chez vous, une première fois, après la transaction que vous savez...

« Et pourtant, je vous saurais d'une situation bien périlleuse... Ah ! les femmes ne sont jamais reconnaissantes de ce que l'on fait pour elles !...

— Je vous dispense de vos observations déplacées... Faites vite, que nous terminions un entretien que je ne tiens aucunement à prolonger...

— Cela dépendra de vous, chère madame...

— Vous m'avez parlé d'une dernière lettre de mon cousin Serval... Je comprends par là que vous aviez gardé une de mes lettres, par devers vous...

— Oui. C'était une poire pour la soif. Il ne me reste plus rien de la somme que vous avez été assez aimable de me verser.

« Or, aujourd'hui, il me faut faire flèche de tout bois...

— Cette lettre, vous l'avez là ?

— La voici, fit-il en la sortant de sa poche... C'est l'une des plus charmantes missives féminines qu'il m'ait jamais été donné de lire... Malgré que ce soit là l'oeuvre d'une jeune fille, elle est toute pleine du plus ardent amour.

« Ah ! combien heureux fut ce Daniel à qui l'on écrivait ainsi !... Je suis bien certain que ce doux et tendre billet intéresserait fort votre mari...

Jane se redressa avec colère.

— Laissez donc M. Parker en dehors de vos louches marchandages, je vous prie... Dites-moi combien vous voulez pour me rendre cette lettre...

— Vingt autres mille francs... A elle seule, elle les vaut bien !...

— Je n'ai pas cette somme ici...

— Qu'à cela ne tienne ! J'accepterai bien un chèque, comme la première fois...

— En banque même, je n'ai pas autant...

— Quelle plaisanterie ! interrompit brusquement le maître-chanteur. Donnez-moi toujours le chèque. La banque n'y regardera pas à laisser la femme de son client, le millionnaire américain William Parker, dépasser son compte de dépôt de quelques milliers de francs.

« Allons, ce chèque !... Et vous ne me reverrez plus !...

Disait-il vrai ?

N'avait-il pas gardé d'autres lettres encore pour s'en servir plus tard, et n'empoisonnerait-il pas ainsi son existence jusqu'au bout ?

Jane songea à tout cela en un instant, puis prenant une rapide décision, elle dit :

— C'est bien. Je vais chercher mon carnet là, dans ma chambre et vous remplir votre chèque...

Pendant son absence qui ne devait être que de courte durée, le maître-chanteur persuadé qu'il atteignait au but et tout fier de sa machination, laissa un sourire de triomphe sur ses lèvres.

Jane revint bientôt, tenant le carnet d'une main, tandis que l'autre se trouvait dissimulée dans les plis de sa robe.

— Avant de vous régler, fit-elle avec un calme parfait, vous voudrez bien au moins me montrer cette lettre. Car enfin, les étranges rapports que nous avons eus ne me permettent pas d'avoir une confiance illimitée en vous, monsieur...

— Vous m'offensez, madame ! essaya de se récrier son interlocuteur.

— Croyez-vous vraiment que ce soit là chose possible ? répliqua Jane avec impertinence.

— Ce n'est guère aimable de votre part de me parler comme vous le faites...

— Cette lettre...

— Puisque vous tenez tellement à vous assurer qu'elle est bien de vous et ne constitue pas un faux, la voici... Mais vous souffrirez aussi que je me méfie également de vous...

Et dépliant le papier, il le tint à distance, mais assez près toutefois, pour qu'elle pût en lire le contenu.

Mme Parker en parcourut les premières lignes, puis bravement lui dit, avec un rire forcé.

— Eh quoi ! Ce n'est que cela ?... Elle ne vaut certes pas la somme que vous exigez... Je ne crains pas d'en parler à mon mari et lui en causerai, demeurez sans crainte à ce sujet.

« Quant à vous, misérabe gredin, voilà bien tout ce que vous méritez !...

Et braquant sur lui un mignon revolver à crosse de nacre, qu'elle avait tenu dans la main dissimulée par sa robe, Jane s'apprêtait déjà à faire feu.

Le maître-chanteur que le brusqué de l'affaire avait fait reculer d'un pas, bondit sur la jeune femme et lui saisissant le bras qu'il serrait à la broyer dans sa poigne, il la força sous la douleur à lâcher l'arme qui tomba à terre.

— Mais ! fit-il goguenard. Vous avez une curieuse façon de signer vos chèques, belle dame !... Des coups de revolver !... On voit que vous vous êtes mise au courant des moeurs américaines, depuis votre mariage !... Tous mes compliments !...

« Mais vous ne connaissez pas encore Maxime d'Erlon !... Je n'ai pas navigué pour rien en Chine et au Japon... J'ai eu l'avantage dans ces lointains parages, d'apprendre ce sport merveilleux, admirable moyen de défense aussi, qui a nom le Jiu-Jitsu... Cela peut servir à l'occasion, vous le voyez !

Les yeux hagards, la bouche convulsée, Jane allait appeler au secours, au risque de faire un esclandre... Elle cherchait, mais en vain à se dégager de la brutale étreinte... Elle voulut crier enfin, mais Maxime

HOLLYWOOD VU DE PRÈS

POTINS

Savez-vous que Nina Ross, mère de Greer Garson, sera la tante de sa fille dans le film de M.G.M. "The Forsyte Saga", le célèbre ouvrage classique de John Galsworthy mis en technicolor ? — Que le "Kim" de Rudyard Kipling sera filmé aux Indes et en Angleterre, avec Dean Stockwell dans le principal rôle ? Que Kathryn Grayson vient de s'acheter une vache afin, dit-elle, de diminuer le coût du lait ? La raison c'est que sa fillette amène tous les jours une quinzaine de petites amies de son âge à la maison, et que tout ce monde adore le lait. — Que Jane Greer vient d'apprendre par des admirateurs de l'Alaska, qu'ils ont nommé une petite fille "Greertown", en son honneur.

ALBUM

L'album le plus original de Hollywood pourrait bien être celui que détient Loretta Young. Du moment qu'elle tourna un film de quelque importance, elle commença la cueillette des comptes-rendus parus dans les journaux et magazines. Mais elle oublia de conserver les critiques les plus flatteuses. La raison, elle nous la donne elle-même : "c'est que, chaque fois que je me sens inclinée à devenir trop satisfaite de mon travail, je n'ai qu'à jeter les yeux sur ces lignes où l'on ne me flatte pas trop, où l'on me critique même parfois vertement. Je vous assure que ce coup d'oeil me donne toujours une idée modeste de mes succès".

d'Erlon — car c'était bien lui — lui appliqua sur la bouche son autre main, demeurée libre...

Jane allait certainement succomber, car le misérable cherchait à la bâillonner de son mouchoir; il s'approchait déjà des fenêtres, pour en arracher les embrasses de rideaux pour la ligoter, quand soudain la porte s'ouvrit livrant passage à William Parker.

D'un bond il tomba sur le maître-chanteur et le saisissant par le collet, l'envoya, d'un vigoureux coup de poing, rouler à terre...

— Qu'est-ce à dire ! hurla-t-il avec fureur. Que faites-vous ici ?

— Monsieur Parker ! grommela d'Erlon entre ses dents.

— Gredin; fit l'Américain, tandis que l'autre cherchait à se relever pour lutter contre son agresseur. Mais il fut à peine debout que deux mains s'appesantissaient lourdement sur ses épaules et qu'un « cabriolet » lui était passé aux poignets.

— Voilà le monsieur ! s'écria Parker en se tournant vers les inspecteurs de la Sûreté qui l'avaient accompagné et venaient de faire irruption dans la pièce.

— Mais, intervint l'un d'eux en examinant de près le prisonnier, je ne me trompe pas... Je le connais bien ce particulier-là... C'est même une vieille connaissance !

« C'est l'ex-enseigne de vaisseau Maxime d'Erlon, plusieurs fois déjà condamné pour escroquerie...

« Un coup de chantage, à présent ? Oh ! son compte est bon ! Soyez bien tranquille, M. Parker ! C'est une excellente capture !...

Jane, dès que les inspecteurs eurent emmené le malandrin, eut une crise de larmes.

Parker la prit doucement par la main et l'attira à lui :

— Non ! non, William ! dit-elle en voulant se dégager... Il faut que tu saches...

— Je sais tout, depuis longtemps déjà...

— Mais cette lettre...

— Voilà ce que j'en fais...

Et ramassant la feuille à terre, où d'Erlon l'avait laissée tomber, dans sa lutte avec Jane, il craqua une allumette, mettant le feu au papier qu'il jeta dans la cheminée.

— Que m'importe tout cela ? ajouta-t-il avec un haussement d'épaules.

— C'est le passé, murmura la jeune femme...

— Ce passé n'existe pas pour moi... Il t'appartient...

— Mais qui a pu te dire ?...

— Que tu avais aimé un brave garçon, un officier de marine. Daniel Serval ?... Je le savais, avant même de t'épouser...

— Pourquoi ne m'en avoir jamais parlé ?

— J'ai cru devoir respecter un secret qui n'était pas le mien...

— Oui... C'était le passé... Il est bien loin maintenant...

— Bien vrai ?

— Bien vrai... Oublié... effacé !...

William l'attira de nouveau à lui, et l'embrassant passionnément répondit :

— N'avons-nous pas le présent et l'avenir pour nous ?

— Tu as raison, mon ami... Qu'il nous suffise de vivre le présent, en considérant l'avenir qui nous sourit !...

Et Jane, dans un gros sanglot, rendit à William son bien tendre baiser...

H. R. Woestyn

LE FILM DOCUMENTAIRE

Par MICHAEL GRANT

L'ART cinématographique s'est consacré pendant de nombreuses années presque exclusivement à l'adaptation à l'écran de romans d'amour, d'aventures et autres. Depuis quelques années cependant le film documentaire s'est développé en Angleterre en vue de favoriser l'avancement de la science, le commerce et l'industrie. Le film scientifique et industriel convient tout particulièrement au tempérament anglais comme moyen d'expression, et les hommes qui en Angleterre préparèrent le terrain pour l'invention du cinéma avaient certainement l'esprit tourné vers les choses scientifiques et ne songeaient guère à l'art dramatique. Tel était le cas sûrement en ce qui concerne Peter Mark Roget qui donna lecture de son étude "The Persistence of Vision with regard to Moving Objects" ("La Persistance de la Vision en ce qui concerne les objets mouvants") à la London Royal Society en 1824, 15 ans avant que William Henry Fox Talbot, un autre Anglais, n'inventa la photographie même. Peter Roget ne songea jamais que son idée aurait pour résultat de réunir 30 millions de ses compatriotes par semaine dans des salles obscures où ils suivraient avec un intérêt palpitant "les plus grands romans d'amour qui ont jamais été conçus". Les premiers films, réalisés avec des temps de pose d'une durée aussi courte que deux millièmes de seconde, étaient consacrés non à des scènes d'amour au clair de lune mais aux mouvements d'un cheval, tels que décrits dans l'ouvrage "Le cheval en mouvement tel que montré par la photographie instantanée" ("The Horse in Motion as shown by instantaneous Photography"), publié à Londres en 1882.

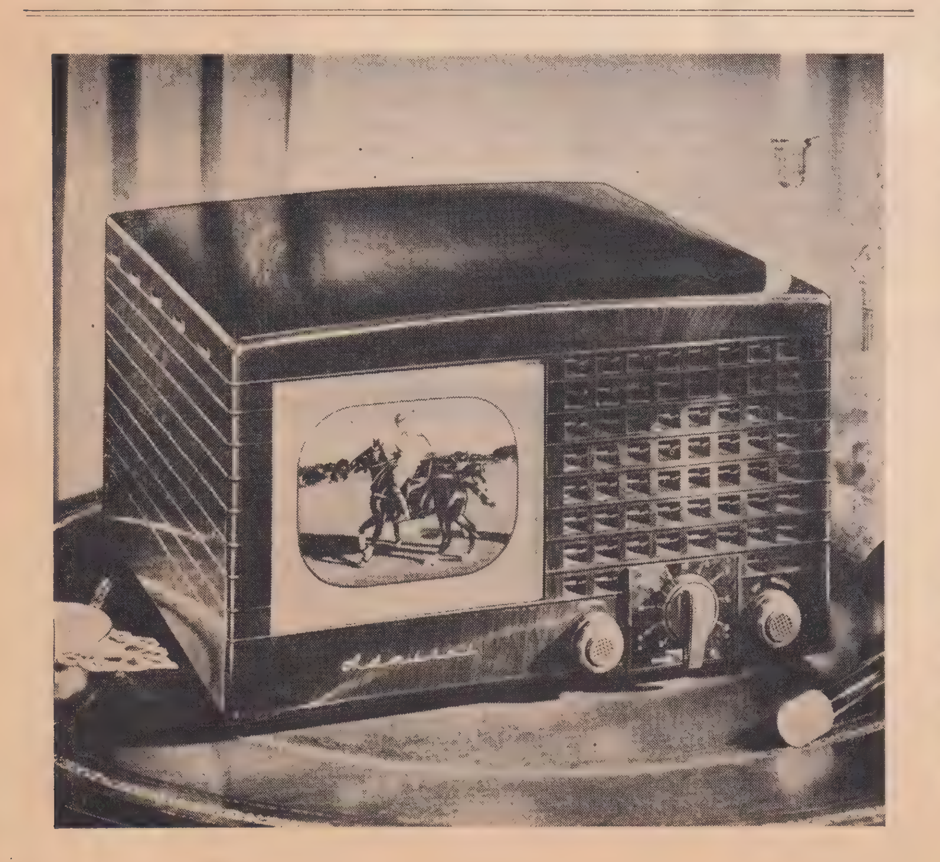
Après avoir exploré pendant de nombreuses années le monde du roman, le cinéma qui débuta il y a plus de 60 ans, présente maintenant des films ayant pour but de favoriser le développement des sciences, du commerce et de l'industrie, aussi bien que de films d'amour et des films policiers. Les agronomes se servent du cinéma pour la campagne qui vise à accroître la production, surtout dans les cas où il est indispensable de représenter certaines choses par le mouvement. Un film en couleur d'une durée de 40 minutes a été réalisé dernièrement par la British Dahlia Growers Association illustrant les méthodes de cultiver les dahlias.

Au moment où cet article est sur le point d'aller sous presse, les experts cinématographiques anglais sont en train de filmer en Afrique Orientale les travaux accomplis par l'Angleterre en vue d'augmenter la production alimentaire de l'une des régions les plus sauvages au monde et de transformer plus de 1-½ million d'hectares de brousse en plantations d'arachides, en vue de réduire la pénurie mondiale de matières grasses et d'huiles comestibles.

ACTIVITES DE GUERRE

Les Forces Armées se sont servis dans une large mesure du cinéma pour l'entraînement et la formation des troupes. Le cinéma porte maintenant sur un grand nombre de sujets, de l'entretien du moteur à combustion interne aux soins des dents et ce qui leur arrive si vous ne les nettoyez pas. La même technique qui fut employée pour montrer aux hommes la méthode d'assembler une mitraillette ou de faire sauter un pont est employée également pour démontrer la façon de manier une partie quelconque d'une machine de précision.

L'année dernière, les aciéries, Ebbw Vale Works de Richard Thomas & Baldwins présentaient à leurs employés un film pour les documenter sur le caractère de l'établissement dont ils faisaient partie. Le film, d'une longueur de 47 minutes, montrait les centres de triage, les fours à coks, les fournaises, les convertisseurs Bessemer, les différents laminoirs, l'installation Melingriffith pour l'étamage, et l'installation d'étamage électrolytique, et l'emballage et l'expédition du ferblanc. Un autre film, réalisé sous les auspices de Stewarts & Lloyds, les grands fabricants d'acier, montre la fabrication du fer et de l'acier, le soudage continu, le soudage à recouvrement hydraulique, les différents procédés de fabrication de tubes, et le laminoir Pilger pour la fabrication des tubes sans soudure. Un second film donné par la même maison, renseigne sur les usages multiples des tubes de toutes sortes et de toutes les dimensions. Chacun des films dure environ 30 à 35 minutes, et on peut louer des exemplaires en 16 mm. Un autre film sur l'acier donne au profane une idée générale de l'industrie de l'acier, l'extraction du minerai, le laminage des poutrelles, et la fabrication des différents articles qui en-



La télévision n'est plus un rêve mais bien une réalité concrète. Après l'Angleterre, la France et les Etats-Unis, le Canada connaîtra bientôt, nous dit-on, sa réalisation pratique. Pour l'intérêt de nos futurs télévisiophiles (le mot n'existe pas mais vaut d'être créé), voici un gentil petit modèle comme ceux que nous verrons peut-être avant longtemps dans nos foyers. C'est un produit de Canadian Admiral Corporation Ltd.

trent dans la vie moderne, tant dans le domaine civil que militaire.

Les P.T.T. ont réalisé également un film intitulé "The Crisis and the Telephone" (La crise et le téléphone). Ce film montre les difficultés rencontrées pour maintenir le développement du service du téléphone pendant la période d'après-guerre. Ce film qui sera présenté au personnel du service des Téléphones contribuera à résoudre certaines difficultés, entre autres, celle des délais apportés dans l'installation du téléphone chez certaines personnes désireuses de s'abonner; il permettra également au personnel du service de se rendre compte dans une plus large mesure des problèmes du service.

UNE POMPE COMME VEDETTE

Un film de 20 minutes, qui vient de sortir récemment, renseigne sur les principes et le mécanisme du commerce avec l'étranger. C'est le second d'une série de films dont le premier était "The Story of Money". Le second film intitulé "Overseas Trade" retrace l'évolution du commerce avec l'étranger depuis les temps les plus reculés, et sur la façon dans laquelle ce commerce est financé et le travail qui s'opère dans les banques.

La "vedette" d'une série de films, réalisés sous les auspices de Shell, la grande compagnie de pétrole, en collaboration avec British Overseas Airways Corporation et Rolls-Royce, est une pompe. Le film commence par montrer un carburateur dans sa forme la plus simple; puis l'on voit comment la pompe distribue le carburant dans le moteur au rythme nécessaire. Un autre film fait voir l'injecteur en position tout en démontrant les défauts possibles et la façon d'y remédier. On voit également un moteur d'avion avec une pompe à plateau oscillant. Le film peut en quelques minutes démontrer beaucoup plus efficacement le mouvement elliptique à trois mouvements que ne le pourraient des schémas ou des explications orales. Cet exemple illustre bien nettement la valeur du cinéma dans ce domaine.

"The Shipbuilders" — présenté à Londres il y a quelque temps — retrace l'histoire de l'industrie qui a rendu le Clydeside célèbre à travers le monde entier. On voit Glasgow vers 1930 pendant le marasme et en pleine période de production actuelle. Ce film fait ressortir le danger que présentent pour le pays des chantiers navals en chômage.

Certains films documentaires font voir aux acheteurs comment faire fonctionner certaines machines. Une rotative qui vient d'être fabriquée en Angleterre est d'un genre tellement nouveau qu'il a fallu faire des démonstrations aux clients. On envoya à chacun d'eux un film explicatif. L'usage du cinéma documentaire dans les magasins, les gares et les expositions prend de plus en plus d'extension, ainsi d'ailleurs que dans les écoles et les usines.

L'industrie anglaise se rend compte de la valeur du cinéma en ce qui concerne le développement du commerce avec les pays outre-mer. Le représentant qui part à l'étranger commence à emporter avec lui des films qui expliquent et mettent en valeur ses marchandises dans la langue du pays visité bien mieux qu'il ne pourrait le faire lui-même.

Echos des studios français

Gaby Morlay, l'une des plus "grandes carrières" de l'écran français a débuté au cinéma en 1915. Elle a fait courir et pleurer les foules pour un nombre incroyable de films. Sa carrière est une vallée de larmes, mais des larmes de qualité et qui n'ont pas tellement de dettes envers la glycérine. Son plus récent film "Trois garçons, une fille".

•

Vous connaissez tous Odette Joyeux. C'est l'une des plus gracieuses, des plus sensibles, des plus intelligentes jeunes comédiennes du cinéma français.

Saviez-vous qu'Odette Joyeux avait débuté comme danseuse ? Et que les ravissants accoutrements immortalisés par Degas avaient été son premier costume de travail ? Degas... on ne peut s'empêcher de songer que le grand peintre aurait aimé avoir Odette Joyeux pour modèle : la grâce de cette jeune comédienne ses attitudes ravissantes et enfantines eussent charmé l'artiste au crayon si poétique.

Le cinéma et le théâtre ne lui ont pas fait oublier et délaisser la danse de ses débuts. Souvent et volontiers elle revêt son tutu, met ses chaussons et retrouve aisément la joie agile des entrechats et des grands écarts. Joyeux est son nom, et joyeux est son élan quand, s'illuminant d'un sourire, elle s'offre gentiment à l'oeil noir de l'appareil photographique.

A voir ses images d'Odette Joyeux suçant son pouce pendant qu'elle lit ou consultant rêveusement un jeu de cartes étalé sur sa table, on reconnaît la toute jeune fille qui n'a pas oublié la douceur de ses songes et qui vït frileusement enveloppée dans sa tendre jeunesse.

Mais elle n'est pas que cela : Odette Joyeux est aussi la mère d'un enfant qui lui ressemble et qui ressemble à Pierre Brasseur, son mari. Le théâtre, le cinéma et la danse ne lui font pas oublier que le bonheur secret et vrai est ailleurs, dans la pureté d'un sourire mi-figure mi-raisin d'un enfant.

•

Avant de venir au cinéma, Pierre Blanchar devait être officier de Marine. Il garde pourtant de ses premières amours maritimes une certaine nostalgie et, chez-lui, de nombreuses maquettes de bateaux.

•

Si l'on voulait monter la gamme avec les vedettes du cinéma français, on dirait : le do, c'est André Dassary; le ré, Rellys; le mi, Luis Mariano; le fa, Fernandel; le sol. Michel Simon; le la, Fernand Ledoux; le si, Pierre Stéphen; et le do final, Claude Dauphin. Tous ces acteurs sont mélomanes...

•

Les accessoires au cinéma sont des parents pauvres. Personne n'en parle, même pas au générique. Imaginez pourtant, un gangster sans son revolver; un chanteur sans guitare, un amoureux sans billets doux. Imaginez ausi les films suivants sans leur vedette accessoire : "L'Aigle à deux têtes" sans un poignard; "L'Armoire Volante" sans armoire; "Trois garçons, une fille" sans une serviette; "La Chartreuse de Parme" sans barreaux de prison; "Quai des Orfèvres" sans bouteille de champagne; "L'Or du Cristobal" sans or; "Antoine et Antoinette" sans billet de Loterie...

•

Pierre Fresnay est marié à Yvonne Printemps et dirige avec elle le théâtre de la Michodière.

•

Pierre Blanchar vient d'assister à la signature du premier contrat cinématographique de sa seconde fille, Dominique dite Minou, qui débute en vedette dans le "Secret de Mayerling" où elle a pour partenaire Jean Marais.



Le coeur franc et toujours gai, chantant aussi bien sous le soleil brûlant les plaines que sous la fenêtre de sa belle au clair de lune, tel est le cowboy, cet homme au sourire facile et aux principes immuables. Cette tradition se transmet de père en fils et voilà pourquoi TIM HOLT est aujourd'hui un des cowboys préférés des amateurs de "westerns".

"DEVINEZ LE NOM!"

[Suite de la page 7]

après chacune des émissions, mais seulement à la fin de la semaine pour les cinq devinettes de la semaine. Il faut également une capsule pour chaque réponse; si l'on n'a trouvé la solution que de trois devinettes musicales, on n'a qu'à envoyer trois capsules. Enfin, il ne s'agit pas de trouver le titre de la chanson interprétée par Jacques Normand, mais bien le nom de personne, de lieu ou de chose contenu dans la devinette chantée sur le même air que la chanson connue.

Chaque semaine, on tire cinq enveloppes du courrier reçu. Chacun de ces cinq signataires reçoit $5.00 pour chaque bonne réponse que contient sa liste. Il y a donc cinq prix qui peuvent valoir jusqu'à $25.00 chacun pour chaque semaine. Mais ce n'est pas tout. Toutes les quatre semaines, on tire le gros lot. Il s'agit d'une somme de $500.00 qui est accordée à la première liste complète de bonnes réponses tirée du courrier qui s'est accumulé durant les quatre semaines précédentes.

Voilà qui est amusant, intéressant et rémunérateur. Les fervents de la chansonnette française aimeront entendre leurs refrains favoris interprétés avec la couleur et le brio que sait leur donner le fantaisiste Jacques Normand. Ceux qui aiment la gymnastique de l'esprit s'adonneront avec plaisir à ces petites devinettes musicales toujours fort intéressantes. Enfin, ceux qui aiment à tenter leur chance pour gagner de l'argent sans qu'il leur en coûte beaucoup d'effort seront sûrement tentés par les prix de belle valeur que leur offre cette émission.

On ne manquera donc pas d'être à l'écoute, du lundi au vendredi inclusivement, à 6 h. 25 du soir, pour entendre le populaire chanteur et maître de jeu, Jacques Normand, qui est accompagné à l'orgue par le renommé Buddy Payne. *"Devinez le nom"* pour avoir la chance de gagner des sommes d'argent alléchantes tout en passant de très agréables moments à l'écoute.

Emile BRASSARD

POTINS

Quand il avait 16 ans et qu'il fatiguait les oreilles de la famille avec le récit de ses ambitions, le choeur de ses oncles et tantes, à sa vue, s'exclamait, goguenard : "Tiens, v'là l'artiste". Maintenant qu'il a le double de cet âge, Bernard Blier les voit se précipiter vers lui, la main tendue, du plus loin qu'ils l'aperçoivent : "Bonjour, cher grand artiste". Et entre ces deux petites phrases, si semblables d'apparence, si différentes d'intonation, il y a 16 ans de lutte, d'efforts ... de succès.

•

"Le Signal Rouge" est cet impératif lumineux qui ordonne brusquement aux trains de stopper sur la voie ferrée dans laquelle ils se sont engagés. C'est aussi la cause d'une histoire dramatique authentique, provoquée jadis par le déraillement d'un train-express aux environs de Vienne, et que le réalisateur Neubach vient de transposer à l'écran avec le grand artiste Eric Von Stroheim.

UNE AUTHENTIQUE VEDETTE

[*Suite de la page* 5]

qu'une fois le film complètement terminé. Personne ne sait par exemple qu'il est parti pour l'Italie depuis quelques mois et qu'après avoir tourné le premier film adapté d'un roman de Thyde Monnier ("Le pain des pauvres"), il est la vedette d'un autre film qu'on réalise actuellement en Sicile et dont Massimo Girrotti est l'un des interprètes.

Comment Charles Vanel est-il devenu acteur ?

A la vérité il voulait être marin. Il a conservé de ce premier rêve le goût des choses de la mer et il faut bien dire qu'il a le physique buriné, le regard droit, la voix franche, qui vont si bien aux marins. Souvent il a pu à l'écran incarner d'ailleurs ce qu'il aurait voulu être.

Mais Charles Vanel dut renoncer à une carrière maritime en raison de sa "mauvaise vue".

C'est alors qu'il aborda le théâtre. D'abord en amateur, puis en apparaissant sur des scènes parisiennes comme le théâtre Antoine et le Gymnase. Firmin Gémier l'encouragea . . .

Mais bientôt le cinéma, avec "L'Atre", offrit à Charles Vanel un premier succès éclatant.

Dès lors il abandonna les planches, et se consacra uniquement au septième art.

La liste de ses films est, à elle seule, une petite anthologie du cinéma muet. On le vit dans "Miarka, la fille à l'ourse" avec Réjane, "Tempête" avec Mosjoukine, etc...

Vanel est déjà spécialisé dans un genre de personnage qui le suivra durant toute sa carrière. Il joue presque toujours des rôles antipathiques, équivoques, des maris trompés, jaloux, des brutes, des détraqués . . .

Mais continuons à citer des titres : "La mendiante de Saint Sulpice" avec Gaby Morlay, "Pécheurs d'Islande" (autre classique), "La proie du vent" de René Clair, "Nitchevo" avec Susy Vernon, "La flamme" avec Germaine Rouer", "Waterloo" où il incarne Napoléon, etc., etc. . . .

Charles Vanel dit souvent qu'il serait lui-même incapable de citer dans l'ordre, sans se tromper et sans en oublier, tous les films qu'il tourna.

Son premier parlant fut : "Chiqué" avec Adrien Lamy, Irène Wells.

Impossible de parler de toutes les apparitions qu'il a faites depuis "Chiqué" jusqu'à cette "Femme que j'ai assassinée" qu'il a tourné cette année.

Mais comment passer sous silence ses plus magnifiques créations ?

Son Javert des "Misérables".

Son policier canadien de "La loi du Nord".

Comment oublier le Vanel du "Grand Jeu" de Feyder, celui des "Croix de Bois" de Raymond Bernard, du "Ciel est à vous" de Jean Grémillon ?

Grand acteur et grande vedette à la fois, Charles Vanel a toujours choisi d'être avant tout un grand acteur.

Le "vedettariat" et ses facilités, et ses prostitutions, et ses pauvretés, ne l'intéressent pas.

Il est difficile d'ailleurs de parler de l'homme.

Charles Vanel disparaît dès qu'il quitte l'écran.

On le sait amoureux des choses simples et vraies, de la campagne, de la pêche . . .

Il est d'un caractère très fermé, un peu taciturne, un peu brusque.

Il aime à parler de son métier, mais pas de lui, du cinéma en général, mais pas de sa carrière.

Il déteste se faire photographier.

Et sous cette apparence un peu sauvage, un peu rustique, qui n'est pas sans charme, on le dit un être très bon, un ami très sûr.

Parfois on le voit dans quelque endroit sélect du Paris artistique. Il est très souvent seul, prend un verre, indifférent, occupé seulement à lire un journal.

Personne ne songe à le déranger. Mais tout le monde reconnaît Charles Vanel . . . Car il est vedette malgré lui.

Olga HORSTIG



Le cinéma, avec ses films genre "western" a mis en vogue chez nous un type de personnage qu'on pourrait appeler le cowboy lyrique. Non seulement on trouve des amateurs du genre, mais aussi des interprètes doublés de créateurs comme c'est le cas pour GEORGES CAOUETTE. En effet, ce jeune chanteur-guitariste de Granby a su créer un type qui fait l'admiration de son entourage. Ses compositions qu'il interprète lui ont valu aussi d'enregistrer quelques disques, si bien qu'il ne fait pas de doute que la réputation de Georges Caouette est appelée à s'étendre. Photo Studio Granby

BETSY DRAKE

[Suite de la page 11]

Betsy, et je ne fais que répéter ce que savent ceux qui l'ont aperçue et travaillent en sa compagnie, est un alliage de charme et de simplicité. Et cette combinaison fait un ensemble fort heureux.

Fille d'un écrivain-globe-trotteur, elle est née à Paris, France, le 11 septembre 1923. En 1930, M. et Mme Carlos Drake vinrent s'établir à Washington D.C. Avec ses deux frères Keith et Carlos, elle fit ses études tantôt ici tantôt là. Mais cette éducation cueillie à petites doses, de part et d'autre, semble l'avoir aidée à devenir une actrice d'une belle versatilité. Elle semble posséder une facilité d'adaptation, qui ne peut que lui être une sinécure au cinéma, comme à la scène.

Tout à tour, elle vécut à Washington, dans l'Illinois, le Connecticut, la Virgine, à New-York. C'est là qu'elle devint l'un des modèles de Harry Conover. Mais, insatisfaite de ce rôle de jolie fille, elle aspirait à en sortir. L'occasion se présenta lorsqu'on la pria de se joindre à la compagnie de "Only the Heart". Ce fut un stage transitoire, car cette compagnie plia bagages après quelques mois de représentations. Mais Betsy avait trouvé sa voie : elle deviendrait actrice, et elle était décidée à faire de cette carrière un vrai succès. On la revit à Holyoke Mass. dans une petite production, "The Moon and the Yellow River". Après quoi c'est à New-York même qu'on la retrouve, aux côtés d'Eva LeGalienne, Victor Jory et Dame May Whitty, dans "Terese".

En 1946, ma nouvelle amie vint à Hollywood et signa une espèce d'entente avec Hal Wallis. Le résultat fut nul. Dès lors, Betsy qui prévoyait ce que c'est que les vaines attentes d'Hollywood retourna sans perdre plus de temps, vers New-York.

C'est là quelle a appris que l'on cherchait un premier rôle féminin pour "Deep Are The Roots". Elle s'offrit à le lire devant le jury et, fort heureusement, obtint ce qu'elle cherchait. Elle s'embarquait en février 1947 pour Londres, pour ce que je vous ai dit en commençant.

Le drame fut un succès. Je viens de vous le dire, elle signa un contrat à Hollywood. Elle y partagera son temps en des films moitié pour R.K.O., moitié pour Selznick.

A première vue, Betsy vous fait l'effet d'une jeune fille calme, pour qui la détente est facile ; impression qui s'accentue après que vous avez causé avec elle pendant quelques minutes.

L'équitation, la natation, sont parmi ses sports favoris. Son violon d'Ingres serait le dessin, mais elle ne s'en vante pas, quitte à laisser ses intimes dans le secret. Elle vit seule dans un appartement, à Hollywood. D'ici deux ans, je parie qu'elle se mariera. Souhaitons qu'elle aura des enfants.

DEBORA KERR ET VAN HEFLIN

[Suite de la page 4]

Emmet Evan Heflin est né à Walters, Oklahoma, Etats-Unis. Fils du docteur et de Fanny Bleeker Shippey Heflin, il reçut son instruction dans les écoles publiques et à l'Université du même endroit. C'est un bel homme de six pieds un pouce qui n'a rien du bellâtre. Chez lui, tout respire le sens des responsabilités et l'assurance de l'homme qui sait ce qu'il veut et où il va.

Il a beaucoup voyagé et possède un sens d'observation qui lui a permis de retirer un grand profit de ces randonnées. Les Iles Hawaï, l'Amérique du Sud, l'Orient, l'Alaska furent tour à tour le théâtre de ses pérégrinations. Enfin, il se posa sur le sol natal. C'est alors que le petit dieu de la légende s'aperçut qu'il se trouvait tout à coup à ne rien faire. Il en profita, comme c'est son habitude, pour lui faire la niche. Bien lui en prit, car il lui fit rencontrer une fort aimable personne, jeune actrice de talent répondant au nom de Frances Neal. Cela se passait en 1942. Ils sont depuis les parents de deux mignonnes fillettes, Vana et Kathleen Carol.

Après quelques saisons au théâtre proprement dit, notamment dans "End of the Summer" avec Ina Claire, et "The Philadelphia Story", aux côtés de Katherine Hepburn, il débuta à M.G.M. où il se trouve encore, dans "Feminine Touch". Son succès fut immédiat. Ensuite, il mérita le fameux "Oscar", statuette de l'Académie des Arts et Sciences d'Hollywood pour son succès dans le rôle secondaire du film "Johnny Eager". Ses derniers films sont "The Three Musketeers" et "Act of Violence 1948.

Interrogé sur ce qu'il pense du maquillage et, par exemple, des moyens artificiels employés pour simuler les larmes à l'écran, il dit ; "Je crois que pour être bon acteur, il faut de toute façon se placer dans la peau de son personnage, aussi bien que dans l'esprit qui a guidé l'auteur de la pièce. Or, je crois que les accessoires qui forment corps avec la pièce sont des attributs de premier plan. Lorsqu'on se sent maquillé, préparé enfin pour une scène hautement émouvante, il est facile ensuite de mieux ressentir l'émotion du héros ou de l'héroïne, et de donner à l'auteur et aux spectateurs la sincérité qu'ils sont en droit d'attendre... »

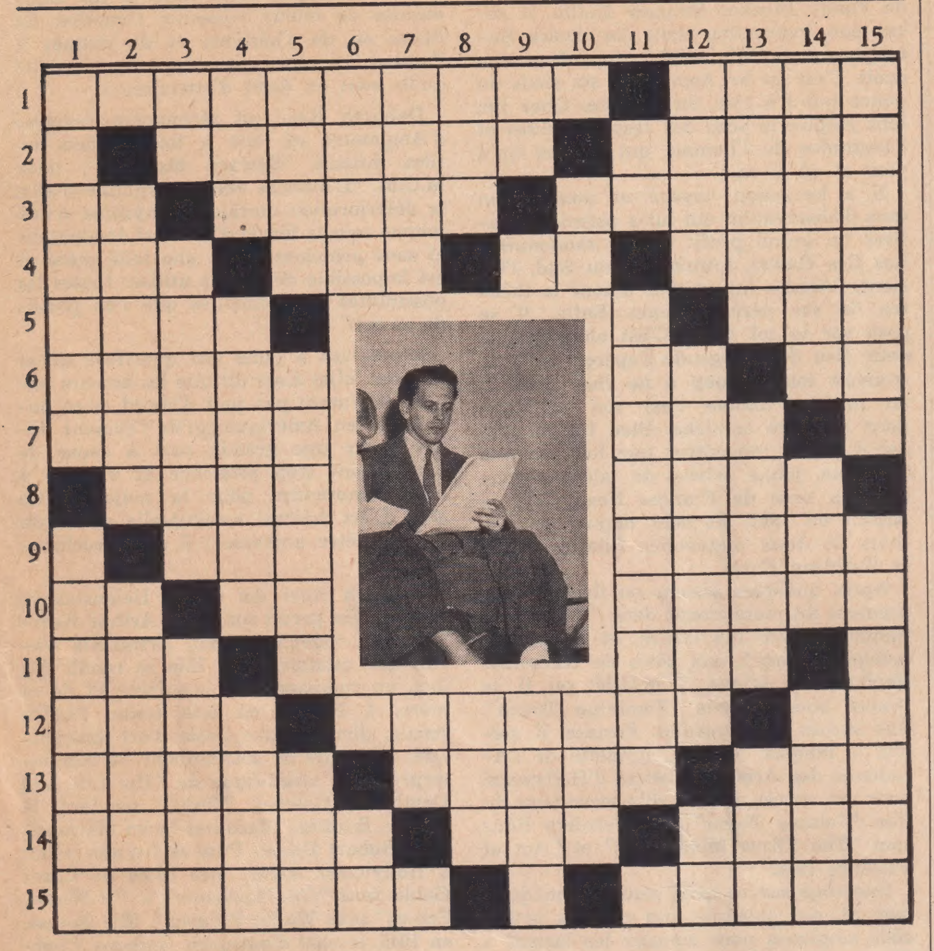
Deborah Kerr est récemment revenue d'Angleterre où elle a tourné dans un film intitulé "Edward My Son", pour M.G.M. "L'histoire relate, explique-t-elle, la détérioration morale et physique d'une femme sous la férule d'un mari dominateur et sans principes. Dans une telle pièce, il est impossible de ne pas utiliser toutes les possibilités émotionnelles que l'on possède en soi."

Répondant à l'une des questions qu'on lui pose, Miss Kerr dit que les acteurs anglais ne furent pas tout d'abord aussi populaires en Amérique qu'ils l'eussent désiré, pour une grande part à cause de leur accent trop prononcé et difficile à bien comprendre pour la majorité des gens. L'art théâtral, conclut-elle, en est un qui doit être universel ; il doit s'acclimater."

Deborah Kerr est née à Helensburgh, Ecosse. Elle perdit son père, Arthur Kerr-Trimmer, ingénieur civil, lorsqu'elle n'avait que quatorze ans. Elle se rendit dès lors, en compagnie de son frère et de sa mère, à Bristol où une tante, Phyllis Smale, dirigeait une école d'art dramatique. Plusieurs se souviennent de son interprétation magnifique de "The Life and Death of Colonel Blimp", pendant la guerre. Ensuite, "Vacation From Mariage", avec Robert Donat. Puis ce fut son début à Hollywood même, aux côtés de Clark Gable dans "The Hucksters", et "If Winter Comes" avec Walter Pidgeon". Elle épousa, en 1945, le chef d'escadron Anthony Charles Bartley, fils de Sir Charles et de Lady Bartley. Ils ont une fillette, Mélanie-Jane. Elle affirme que, si elle n'était pas devenue actrice, c'est vers la profession d'écrivain, pour laquelle elle se sentait des inclinations, qu'elle se serait orientée sérieusement.

LES MOTS CROISES DU "FILM"

PROBLEME NUMERO CENT QUARANTE ET UN



HORIZONTALEMENT

1—Annonceur à CBF. — Port actif de la Baltique.
2—Personne qui a le droit d'usage. — Ville des Etats-Unis (Mass.).
3—Examiné. — Auteur de *Pénélope*. — Chat qui se distingue par son poil soyeux.
4—Portion de circonférence. — Préfixe qui indique l'idée de terre. — De l'alphabet grec. — Manière d'être.
5—Incursion rapide exécutée en territoire ennemi. — Espace de temps.
6—Etat détaillé d'un ouvrage. — Symbole chimique du sodium. — Article contracté.
7—Unité de mesure pour le bois de chauffage. — Sans valeur.
8—Instrument pour serrer les objets. — Retranchée.
9—Argile jaune. — Faite depuis peu.
10—Exclamation d'admiration. — Pronom. — Nettoyer.
11—Animal contractile. — Genre de légumineuses.
12—Petit-fils de Dardanus. — Grand manteau d'homme, chez les Arabes. — De l'alphabet grec.
13—Sommets. — Femme qui a fait des voeux religieux. — Préfixe d'adjonction.
14—Digressions. — Instrument à vent. — Ecclésiastique.
15—Conformes au bon sens. — Lieux publics où l'on mange et boit.

VERTICALEMENT

1—Qui aiment beaucoup à parler. — Mauvais traitements.
2—Genre d'aigles d'assez grande taille. — Mollusque connu sous le nom de *colimaçon*.
3—Petit ruisseau. — Ragoûts de gibier où il entre du vin et des oignons. — Lisez celui qui paraît en page 14.
4—Appareil de radio. — Réciterais. — Es au service d'un maître.
5—Théologien protestant, né à Montbéliard. — Qui n'est point aidé. — Sainte (abr.).
6—Puits naturel aboutissant à un cours d'eau souterrain. — Pronom.
7—Préfixe indiquant l'idée de l'air. — Usages.
8—Bison d'Europe. — Masse de pierre très dure.
9—Pronom. — Elément gazeux.
10—Article contracté. — Ancienne ville de Chaldée.
11—Symbole chimique de l'étain. — Emploi de notre vedette à CBF.
12—Maladie virulente. — Ceux qui causent une chose. — Mot germanique qui signifie *eau*.
13—Nom donné aux serfs chez les Spartiates. — A eux. — Poste français de Radio-Canada.
14—Prénom de notre vedette. — Première femme. — Pelage.
15—Qui a du goût pour quelque chose. — Qui contiennent des erreurs.

"LE CIEL PAR-DESSUS LES TOITS"

[*Suite de la page* 9]

l'âme, mais c'est, en plus d'un programme religieux admirablement présenté, l'une des émissions éducatives les plus goûtées.

On apprend l'histoire de son pays tout en se cultivant et tout en s'élevant dans des sphères religieuses, ce dont on a tant besoin, surtout de nos jours où le terre à terre semble vouloir s'installer partout.

Il est bon de s'arrêter et de faire le point, de retarder un peu dans ce siècle désintéressé et de se complaire à l'étude de ces dates-jalons dans l'histoire religieuse de la Nouvelle-France et des répercussions de ces enseignements qui de nos jours sont si précieux.

Ces dernières années, nous avons assisté à un nouvel élan dans la présentation des programmes religieux, surtout dans les programmes dramatisés, grâce à cette série du "Ciel par-dessus les toits" avec ses cinq cycles annuels, dont la rédaction et la réalisation n'ont pas encore été dépassées.

Cette série est à la fois un enseignement et une occasion de diffuser la culture historique tout en mettant en relief les vertus des Fondateurs de l'Eglise canadienne en Nouvelle-France.

Il est à souhaiter qu'un tel enseignement, présenté comme on le fait depuis des années, puisse se continuer pour le bon plaisir, la culture et l'édification des radiophiles canadiens.

TOUCHANTE HISTOIRE...

[*Suite de la page* 25]

d'y fonder un hôpital pour enfants. Elles n'ont ni l'assentiment de l'évêque, ni les fonds nécessaires, mais nous ne croyons révéler aucun secret à nos lecteurs en leur affirmant que leur téméraire entreprise sera couronnée de succès. Nous connaissons trop d'une part la générosité des Américains, de l'autre la persévérance et le courage des bonnes religieuses, pour être sérieusement inquiets à leur endroit.

B	R	I	N	D	A	M	O	U	R	■	M	E	R	U
O	■	L	O	U	V	A	R	T	■	R	A	P	E	S
U	N	■	M	E	R	I	T	A	T	■	R	I	V	E
T	A	S	■	L	E	S	■	H	A	U	T	E	U	R
I	T	E	M	■						M	E	E	S	■
L	I	R	E	S						B	A	S	■	V
L	O	I	S	■						R	U	■	C	E
I	N	N	■	P						E	■	S	O	N
E	S	■	F	A						■	P	E	U	T
R	■	Y	E	N						M	A	R	L	I
■	A	V	I	S						■	T	A	E	L
A	V	E	N	U	E	S	■	P	A	R	■	C	U	L
B	I	T	T	E	S	■	S	A	N	A	S	■	R	O
A	N	T	E	S	■	P	O	R	T	I	O	N	■	N
S	E	E	S	■	P	O	R	T	I	L	L	O	N	S

SOLUTION DE NOTRE PROBLEME DE MOTS CROISES DU MOIS DERNIER



Barbara Stanwyck

Barbara Stanwyck est née à Brooklyn. Son nom véritable est Ruby Stevens. Elle appartenait à une famille de cinq enfants, dont quatre filles. Comme Mme Stevens mourut quand la future étoile n'avait que quatre ans, celle-ci fut élevée par Mildred, sa soeur ainée. A l'âge de 16 ans, Barbara Stanwyck débuta sur le Broadway dans une comédie musicale, mais son premier succès au théâtre fut un rôle dans THE NOOSE. A l'écran, elle a tantôt joué dans des tragédies, telle THE TWO MRS. CARROLLS, ou dans des comédies légères, telle CHRISTMAS IN CONNECTICUT. En 1939, elle épousa Robert Taylor, qui avait été son partenaire dans THIS IS MY AFFAIR, un mariage qui fit sensation, même dans la colonie artistique de Hollywood où pourtant des événements de ce genre ne sont pas des raretés. Barbara Stanwyck a les cheveux bruns et les yeux bleu foncé. Elle évite les maquillages excessifs, et prise avant tout le naturel et la simplicité.